

TOME 1

PREMIERE PARTIE

LA JEUNESSE D'AGATHOCLE

Hélène était étendue, nue, sur l'autel du pronaos du temple de Déméter. Sa tête, rejetée en arrière, laissait pendre une abondante chevelure noir de jais. Ses seins, lourds, aux mamelons dilatés, se soulevaient violemment puis s'affaissaient, par à-coups, dans un rythme accéléré; son ventre, énorme, gonflait à vue d'œil. Ce gisant monstrueux paraissait être le jouet de la divinité. Un silence étrange régnait dans la pièce. La lueur vacillante des torches faisait danser les ombres dans un ballet angoissant.

Un grondement lointain, d'abord à peine perceptible, s'amplifia progressivement puis devint assourdissant. Son corps se mit alors à produire une sécrétion visqueuse, couleur d'ambre. Des gouttes perlaient de tous ses pores, et dégoulaient sur la pierre noire de l'autel exhalant un parfum de jasmin.

Une lucarne, du côté Est, s'obscurcit soudain. Dans un bourdonnement infernal, un essaim monstrueux d'abeilles envahit la pièce et occupa tout le plafond. L'une d'entre-elles, énorme, se détacha de la masse grouillante et sombre, et se posa sur le sommet du ventre distendu. Elle se mit à tourner frénétiquement sur elle-même en battant des ailes. A ce signal, le nuage d'insectes s'abattit, du centre du plafond, en une colonne compacte, et recouvrit la jeune femme, léchant avidement le liquide ambré. Au bout d'une demi-heure, l'essaim repartit comme il était venu. La pièce fut à nouveau silencieuse. Le corps était parfaitement nettoyé et sec, mais recouvert de petites taches rouges qui se transformèrent rapidement en pustules qui pulsaient d'un mouvement arythmique, tout en se dilatant. Elles explosèrent l'une après l'autre en libérant un liquide translucide. Puis le ventre se mit à gonfler démesurément et explosa en éclaboussant de sang les murs du pronaos.

Carcinos se redressa d'un bond sur sa paillasse en hurlant

- Non, non ! HELENE, HELENE !

Il se précipita à travers la pièce obscure, bousculant tout sur son passage et s'arrêta, comme pétrifié, sur le pas de la porte. Sa femme était assise devant l'entrée sur un vase en terre cuite renversé, les mains posées sur son ventre, elle le regardait d'un air amusé.

-A t'entendre hurler, on m'a au moins égorgé cette fois !

- Ne te moque pas, ces cauchemars ne sont pas innocents !

Il essuya d'une main tremblante son front recouvert de sueur, se versa sur la tête le contenu d'une cruche, puis se laissa glisser, dos au mur, sur ses talons. Il secoua la tête et murmura en tremblant :

- Tous concernent ta grossesse, et dans tous mes rêves tu es assaillie, puis immolée par des abeilles dans des conditions atroces !

- Des abeilles ? Mais je n'ai rien senti, s'exclama-t-elle en riant.

- Ne plaisante pas, veux-tu, les Dieux veulent me faire comprendre quelque chose, mais quoi ?

- Les songes n'ont rien à voir avec la réalité. Ton fils, car ce sera un fils, ne risque pas le courroux des Dieux, il n'est pas encore né, il n'a pas pu leur déplaire!
- Lui ? Non ! Moi, oui !
- Pourquoi ?
- En fuyant Rhégion^{*}, nous avons choisi de nous installer à Thermes. Que la honte soit sur nous !
- Je ne vois pas où est la honte. Si nous étions restés à Rhégion, nous aurions été tous égorgés. Nous avons suivi les autres exilés, alors Thermes ou ailleurs!
- Thermes est maudite à mes yeux, nous partirons d'ici, dès que tu auras accouché.
- Je suis lasse de fuir Carcinos. Seras-tu plus heureux ailleurs ?
- Je n'en sais rien, mais ce dont je suis sûr c'est que je ne veux pas demeurer dans une ville qui est sous le joug des Carthaginois, un jour ou l'autre nous finirons comme esclaves.

Un enfant de dix ans, nu, la tignasse noire et bouclée entra en courant.

- Maman, maman regarde, cria-t-il en brandissant un ceinturon en cuir.
- Où as-tu trouvé ça ?
- Dans la rue.
- Voyons, Antandros, ce ceinturon appartient à quelqu'un, va le mettre où tu l'as trouvé.

Déçu le gamin tourna les talons et repartit en haussant les épaules.

Carcinos se redressa brusquement, entra dans la pièce, puis ressortit tout de suite, à nouveau très agité.

- Par Zeus ! Nous sommes des Grecs, pas des barbares ! Nous irons à Syracuse, la plus grande ville de Sicile et la mieux fortifiée.

^{*} *Rhégion : Rhégio de Calabre*

Il se retourna vers elle, le visage illuminé.

- Qu'en penses-tu ?
- Je pense que ce serait une bonne chose. Mais tu sais très bien que Syracuse n'accepte pas les exilés.
- Tout peut changer ! Tu verras, je me débrouillerai.

Son visage s'assombrit.

- A condition que les Dieux le veuillent !
- Consulte les augures !
- Tu as raison, dès l'aube j'irai voir Euthymène.

Hélène se redressa lentement, les deux poings sur les hanches, pour soulager ses reins. Ses longs cheveux noirs encadraient un visage juvénile aux yeux verts, rieurs et espiègles. Elle conservait, malgré la déformation de sa grossesse, une allure élancée, presque féline. D'un tempérament heureux, elle esquissait en permanence un sourire espiègle qui, pour un oui ou pour un non, se transformait instantanément en un éclat de rire communicatif. Elle avait vingt ans, elle attendait son deuxième enfant et, malgré les événements dramatiques qui se déroulaient en Sicile, elle vivait cette expérience avec beaucoup d'enthousiasme. Carcinos, lui, était inquiet de nature, complexé, susceptible et superstitieux. Il n'était vraiment pas facile à vivre. Mais, il compensait ces défauts par sa beauté et sa générosité.

De l'avis d'Hélène, c'était le plus bel homme de la Terre. Grand, les cheveux d'un blond cuivré, il avait des yeux bleu pâle et, lorsque son visage s'illuminait d'un grand

sourire, en découvrant des dents d'un blanc éclatant, il était irrésistible. A trente cinq ans, il avait encore un corps d'athlète naturellement musclé. Et pourtant, cela faisait des années qu'il n'avait plus mis les pieds dans un gymnase ou pratiqué le métier des armes. A vingt ans, tous les espoirs lui étaient permis. Il aurait pu faire une brillante carrière de militaire, mais le sort en décida autrement. C'est au cours d'un entraînement équestre, où il devait sauter de cheval en plein galop, qu'un accident stupide survint. Sortant d'un fourré, un chien se précipita en aboyant vers sa monture ; effrayée, celle-ci se cabra et Carcinos, désarçonné, tomba lourdement sur le sol. Sa clavicule droite fut brisée de telle façon que la réduction fut impossible. Il perdit, en partie, l'usage de son bras. Passer sa main dans ses cheveux lui demandait un effort considérable.

Les affaires prospéraient, lorsque la défaite de Rhégion obligea toute sa famille à fuir précipitamment. Carcinos et Hélène étaient alors respectivement âgés de neuf ans et de un an lorsqu'un immense malheur s'abattit sur la ville qui les abritait. Le port de Rhégion était, de par sa situation géographique, un site stratégique très important, car, à l'extrémité de la Brutie, il jouait le rôle de sentinelle face à la turbulente Sicile. Denys, le tyran de Syracuse, en avait fait l'un de ses objectifs militaires principaux. Lors d'une première expédition, il partit de Syracuse avec des forces considérables : vingt mille hommes d'infanterie, mille chevaux et cent vingt vaisseaux. Il débarqua en Locride où il ravagea les territoires des Rhégiens. Sa flotte progressant de son côté par mer, il finit, avec toutes ses forces réunies, par bloquer le détroit. Avertis du danger, les habitants de Crotone dépêchèrent sur les lieux une flotte de soixante navires de combat. Denys leur opposa aussitôt une cinquantaine de navires. Alors que le combat s'engageait, une violente tempête se leva. Les Crotoniates, aidés des Rhégiens, eurent le temps de tirer leurs vaisseaux à terre. Denys en perdit sept qui coulèrent à pic, plusieurs autres furent rejetés vers Rhégion et capturés par les ennemis. Lui-même, monté sur une quinquérème, ne parvint qu'avec peine à rallier Messine vers le milieu de la nuit. Particulièrement humilié par cette défaite, et l'hiver approchant, il ramena toute son armée à Syracuse.

L'année suivante, il rassembla des forces encore plus considérables. Son armée était composée de vingt mille hommes d'infanterie et d'environ trois mille chevaux. Sa flotte comprenait quarante vaisseaux longs et trois cents bâtiments de transport chargés de vivres et de machines de guerre. Il traversa le détroit et débarqua près de Caulonia, qui était une colonie crotoniate. Aussitôt, il en commença le siège. Crotone, qui renfermait un grand nombre d'exilés syracusains très remontés contre Denys, chargea Héloris, un des généraux syracusains bannis, de se porter au secours de Caulonia avec une armée de vingt cinq mille hommes et environ deux mille cavaliers. Emporté par son désir de vengeance, Héloris commit l'imprudence de précéder son armée avec une avant-garde d'élite de cinq cents hommes seulement. Averti par ses espions, Denys fit une marche forcée de nuit et le surprit alors que le soleil pointait à peine à l'horizon. A quarante stades du gros de ses troupes, son armée fut encerclée et taillée en pièces. Denys put ensuite facilement détruire le reste des soldats qui arrivait en ordre dispersé dans sa hâte de rejoindre son général.

Privée de secours, Rhégion était à la merci du tyran. Au lieu de reprendre le siège du port, celui-ci exigea une contribution de trois cents talents, se fit livrer tous les vaisseaux, cent otages et réclama pour femme l'une des filles d'un citoyen de la ville.

Cette capitulation ayant été acceptée et exécutée, il rasa Caulonia et déporta une grande partie de ses habitants à Syracuse. Toutefois, les Rhégiens ne consentirent pas à lui céder la femme qu'il désirait. Il les contraignit alors à lui fournir une grande quantité de vivres. Ceux-ci acceptèrent dans un premier temps, mais craignant d'être affamés refusèrent de continuer à l'approvisionner. Denys reprit donc le siège qu'il avait entrepris onze mois plus tôt. La disette fut telle que les Rhégiens mangèrent leurs chevaux, leurs bêtes de somme, puis les cuirs des harnais et enfin l'herbe qui poussait au pied des murailles. Réduits à toute extrémité ils se résolurent à capituler sans conditions. Quand Denys pénétra dans la ville il rencontra des monceaux de cadavres dégageant une odeur pestilentielle. Il fit prisonniers les six mille survivants qu'il vendit à l'encan à Syracuse. Quant à Python, le général qui avait défendu la place, il le fit jeter à la mer avec toute sa famille.

Carcinos, Hélène et son frère Héraclide ne durent leur salut qu'à un concours de circonstances providentiel. Philippe le Corinthien, un ami du père d'Hélène, commandant d'une galère marchande, faisait escale à Rhégion. Il venait de terminer le déchargement d'amphores de vin, lorsque la nouvelle du débarquement de l'armée de Denys sur la côte italote lui fut rapportée par une trière-vigie qui croisait dans le détroit. Sans prendre le temps de charger une nouvelle cargaison, il leva l'ancre de nuit et mit le cap sur Thermes, ville de la Sicile carthaginoise et donc ennemie de Denys. Il convainquit ses amis de le suivre en leur démontrant que si Denys revenait à la charge, c'était bien pour se rendre maître du détroit et installer un avant-poste en pays italote. Ulcéré par l'échec de sa première tentative, il ferait sans doute payer très cher aux Rhégiens leur résistance arrogante. Les événements montrèrent qu'il avait vu juste. Hélène, également fille d'un potier, connut donc Carcinos dès sa plus tendre jeunesse. Leur union fut la consécration d'un amour de toujours, d'autant plus fort qu'ils avaient enduré ensemble des épreuves terribles. Leur installation dans leur nouvelle patrie fut traumatisante. Ils avaient tout abandonné et durent donc repartir à zéro. Les relations avec les Carthaginois étaient le plus souvent déshonorantes. Pauvres et démunis de tout, leurs parents n'avaient eu d'autre solution que de louer leurs services aux maîtres potiers qui voulaient bien les engager. Ils furent contraints, dans les premiers temps, d'habiter dans des cabanes sordides, en dehors de la ville. Les conditions d'hygiène et de confort étaient des plus précaires. En fait, il fallait survivre. Les enfants durent se contenter d'une éducation rudimentaire et être confrontés en permanence à la cruauté des plus riches. Carcinos, très vite, fut initié par son père au métier de potier. Hélène resta avec sa mère pour assurer les tâches ménagères. Quant à son frère Héraclide, son énergie, sa force et sa taille prodigieuses auraient dû l'orienter tout droit vers l'armée. Mais, cette réincarnation d'Héraclès était le plus doux des hommes, la guerre lui faisait horreur. Il décida donc de tenter sa chance dans l'agriculture qui du reste était la première richesse de la Sicile. Carcinos, lui, compte tenu de l'état de misère dans lequel ils avaient été tous réduits, rêvait de revanche et, sans son malheureux accident, aurait fait carrière dans les armes.

Toutes ces épreuves avaient beaucoup affecté son caractère et il était de plus en plus convaincu que les Dieux le poursuivaient de leur ire. Ce qui le blessait au plus profond de lui-même, c'était que ni Akragas la riche, ni la puissante Syracuse, villes grecques, n'avaient daigné s'intéresser à des compatriotes en détresse. Pour lui, la sécurité offerte par ces barbares d'Afrique ne lui inspirait aucun sentiment de reconnaissance, bien au

contraire. Riches, puissants et insolents, ils ne manquaient pas une occasion d'humilier les Grecs. Seuls les emplois subalternes leur étaient réservés : l'extraction des pierres dans les carrières, le nettoyage des rues, l'entretien de la cavalerie et des galères, le mercenariat dans les armées...

Par chance, grâce à son ami Euthymène, implanté là depuis plusieurs années, il avait pu rapidement utiliser ses compétences techniques dans un atelier de potier réputé. Sa spécialité, la peinture de type géométrique corinthien, était au goût du jour et les riches marchands phéniciens l'achetaient à bon prix. Les choses avaient donc relativement bien tourné, et Hélène pensait que, contrairement à Carcinos, les Dieux avaient été bienveillants, surtout si l'on considérait la fin tragique de la plupart de leurs amis de Rhégion qui n'avaient pas pu s'enfuir.

Hélène s'allongea sur sa paille et, un sourire aux lèvres, les deux mains croisées sur son ventre, sombra dans un sommeil profond, les rêves de son mari ne la troublaient pas outre mesure.

Le jour pointait à peine, lorsque Carcinos se réveilla. Il avait passé une nuit blanche, et était toujours tourmenté par son cauchemar. L'enfant à naître ne risquait-il pas de mettre en danger la vie de sa bien-aimée ? Tant de femmes mouraient des suites de leurs couches ! et si tout se passait bien, ses songes réitérés n'annonçaient-ils pas de funestes présages ? Il fallait voir Euthymène, lui confier ses angoisses, lui seul serait d'un bon conseil, il avait confiance en lui.

Carcinos se leva avec précaution, se pencha pour observer sa femme. Elle dormait avec un sourire aux lèvres, elle paraissait fragile et inconsciente. Il lui sourit sans le vouloir et tout de suite son angoisse le reprit. Il sortit rapidement de la maison, s'aspergea la figure, but un gobelet d'eau fraîche, enfila son grand manteau de laine et partit d'un pas décidé. La ruelle était presque vide. Des marins cuvaient leur vin, affalés dans la poussière. Deux soldats carthaginois regagnaient leurs quartiers en titubant.

- La belle armée que voilà, marmonna-t-il, il suffirait d'une centaine de guerriers déterminés pour se rendre maître de cette ville. Sans leurs mercenaires ce peuple de marchands disparaîtrait de la surface de la Terre.

Il sourit en lui-même, persuadé, qu'à brève échéance, les Grecs les rejetteraient à la mer. Mû par une énergie soudaine, il accéléra le pas et se faufila rapidement dans les ruelles étroites jusqu'à la maison Euthymène. Celui-ci était très occupé à déguster des gâteaux au miel, accompagnant chaque bouchée d'une petite rasade de vin de Samos.

- Carcinos, mon ami, que les Dieux te protègent ! que puis-je pour toi ? viens là, assieds-toi et partage ma modeste pitance !

Carcinos se laissa glisser sur un coussin moelleux et se servit un gobelet de vin. L'intérieur était presque luxueux, manifestement Euthymène entretenait d'excellentes relations avec les Carthaginois. Il achetait le blé de Sicile et le revendait à ces derniers avec une marge bénéficiaire confortable. En fait, il ne bougeait plus guère de sa maison. Des hommes de confiance sillonnaient l'île, concluaient les achats, et s'occupaient du transport jusqu'aux ports de Thermes et de Sélinonte, où le grain était chargé sur des galères marchandes. Il entretenait également des relations commerciales avec les Latins et les Etrusques.

Il était fier de sa demeure dont les pièces étaient distribuées autour d'une cour intérieure. Une végétation luxuriante dont le feuillage se reflétait dans l'eau d'un long bassin rectangulaire apportait un peu de fraîcheur.

Dans la salle de réception des tapis aux couleurs éclatantes, à dominante rouge, recouvraient tous les murs et le sol, donnant à ce lieu un aspect feutré et intime. Deux coffres en bois sculpté, ornés de têtes de taureaux, de facture carthaginoise, étaient disposés de part et d'autre de la porte d'entrée. Une légère fumée blanche se détachait d'un cône d'encens en décrivant des arabesques qui se dirigeaient vers d'étroites fenêtres, garnies de grilles en fer forgé aux dessins délicats.

- Je viens te demander conseil, car j'ai bien l'impression justement que les Dieux ne me protègent pas.

- Beau, talentueux et bien marié que te manque-t-il donc ? Souhaites-tu que les Dieux te fassent Roi ?

De son crâne rasé, perlaient de minuscules gouttes de sueur. L'obésité le guettait, même ses orteils, qui dépassaient de ses sandales en cuir fin, étaient dilatés et roses comme des échalotes. Sa tête, parfaitement ronde, était bonhomme, il inspirait la confiance.

- Certes non ; mais je suis angoissé car un mauvais rêve me poursuit..

- Il faut que ce rêve soit bien impressionnant pour qu'il te mette dans cet état.

- Il l'est, Euthymène, il l'est !

- Raconte vite, tu m'intrigues.

- Voilà plusieurs nuits que je reprends le même cauchemar, avec des détails hallucinants. Je rêve que ma femme, enceinte, est offerte en sacrifice, des abeilles surviennent, lèchent une sécrétion de son corps, puis la piquent et font exploser son ventre !

Euthymène écouta abasourdi, la bouche ouverte, sans se rendre compte que le miel du gâteau s'écoulait sur sa toge blanche. Il reprit son souffle, avala une rasade de vin.

- Quelle histoire ! Murmura-t-il, quelle histoire !

- Je constate que toi aussi tu es impressionné.

- On le serait à moins ; Hélène est au courant ?

- Oui !

- Et... sa réaction ?

- Elle s'est moquée de moi.

- La connaissant, ça ne m'étonne pas.

- Comment interpréter ce rêve ?

- A priori, il ne présage pas d'événements heureux ; mais son interprétation réclame plus de savoir que nous n'en avons. Nous pourrions tomber dans un contresens navrant. Seul l'oracle peut t'aider.

- C'est ce que m'a aussi conseillé Hélène.

- Il faut donc charger les Théores de questionner l'oracle. Ils doivent se rendre à Delphes dans deux jours au plus tard.

- Cela coûte-t-il cher ?

- L'un d'entre eux est amateur de belles poteries. J'en fais mon affaire. Je te tiendrai au courant de ma démarche.

- Merci, Euthymène, je savais que je pouvais compter sur toi !

- C'est peu de chose, Carcinos, embrasse ta femme.
- Ce sera fait, à bientôt.

Une fois dans la rue il se mit à courir comme un fou vers l'atelier de potier, il pensait déjà aux motifs de la poterie qu'il offrirait au Théore. Le rêve, après tout, ne présageait pas forcément un événement dramatique. Seul l'oracle faisant foi, il fallait attendre le retour des Théores pour prendre une décision.

Une semaine après cette entrevue, Hélène se rendit chez son frère Héraclide. Celui-ci habitait de l'autre côté de la ville. Elle devait absolument lui parler de la démarche de son mari. Malgré son optimisme naturel, elle pressentait que quelque chose de grave se préparait. En fait, elle voulait prévenir la réponse de l'oracle. Son frère avait toujours eu une vision claire des choses. Calme et toujours maître de lui, méthodique et peu ambitieux, c'était un homme de la terre. Il assurait la tâche de contremaître chez un gros propriétaire terrien qui possédait des vignobles, des oliveraies et produisait des céréales.

Hélène pénétra dans la cour de la ferme. C'était un endroit splendide et calme. Tapie sur le flanc d'une petite colline, elle surplombait la mer. De là, on pouvait observer les allées et venues des galères marchandes et des navires de guerre aux voiles bariolées qui glissaient, comme des miniatures, sur le bleu intense de la mer. Un chien pie se précipita vers elle en jappant et en remuant la queue. Elle lui caressa la tête.

- Bonjour Denys, bonjour mon brave chien, là, là, calme-toi.
- Méfie-toi ; cria Héraclide du fond de la cour, ne te laisse pas faire, c'est un véritable tyran.

Il éclata de rire, très content de son jeu de mot. Hélène se précipita vers son frère et l'embrassa avec effusion.

C'était un véritable géant. Tout était roux chez lui : son abondante chevelure, qui lui tombait sur les épaules, retenue par un bandeau noir qui lui ceignait le front, ses grands yeux rieurs et son corps recouvert de taches de rousseur. Vêtu d'un simple pagne, c'était Héraclès en personne. Autant dire que le frère et la sœur ne se ressemblaient pas du tout.

- Excuse-moi, je finis d'atteler Milon.

Milon était une superbe cheval, gris pommelé, toujours au piaffé.

- Il a du sang et il est un peu sur l'œil, je suis le seul à pouvoir le faire travailler. A sept ans, il a encore de bons jours devant lui. Pas vrai Milon ? Il tapota le chanfrein, aussitôt le cheval encensa de la tête pour montrer qu'il était prêt à partir.

- Oh là ! oh là ! on se calme, mon gros, là, voilà, sage.

Il se retourna vers sa sœur.

- Tu vois il faut toujours lui parler, on n'obtient rien par la force avec ces animaux là, ils comprennent tout, mais il faut prendre le temps de leur expliquer ce que l'on attend d'eux.

Hélène se tenait prudemment en retrait.

- Voilà qui est fait, maintenant il peut attendre, viens boire un coup à l'intérieur, entre.

- Elle pénétra dans une pièce obscure. Tout le long du mur des amphores de vin et des jarres d'huile étaient alignées, calées dans des supports en bois. Des harnais étaient accrochés aux murs, des banastes en osier étaient empilées pêle-mêle. Sur une table

basse se trouvaient des gobelets, un cruchon de vin et un cruchon d'eau. Héraclide écarta d'un revers de main une poule qui venait de monter sur un tabouret.

- Assieds-toi, que veux-tu boire ?

- Un fond de vin avec beaucoup d'eau.

- Tu as raison, dans ton état le vin pur n'est pas conseillé et il ne faut pas saouler le fils de Carcinos avant qu'il naisse. Et il partit d'un grand éclat de rire.

- Alors ? Dis-moi ce qui t'amène.

- Justement le fils de Carcinos.

- Antandros ?

- Non, celui que je porte dans mon ventre.

- Ah ?

- Ou du moins, ça le concerne.

- Par Zeus, il est précoce, tu parles avec lui tous les jours ?

- Ne plaisante pas !

- Ah ! c'est donc sérieux ?

- Oui, du moins je commence à le croire.

- Explique-moi ça. Son visage devint aussitôt attentif, il croisa ses énormes mains sur son gobelet.

- Voilà, Carcinos ne s'arrête pas de faire des cauchemars.

- Tout le monde fait des cauchemars.

- Oui, mais il est persuadé que ses rêves, qui sont toujours les mêmes, sont prémonitoires.

- Ah ! Et que rêve-t-il ?

- Je suis offerte en sacrifice, mon corps, nu, secrète une substance visqueuse qui attire un énorme essaim d'abeilles. Elles me lèchent puis me piquent et pour finir, mon ventre explose en une gerbe de sang !

- Par Zeus ! c'est précis et... horrible !

- Je ne te le fais pas dire. Au début je n'attachais aucune importance à ce songe lugubre, mais il se reproduit : c'est chaque fois exactement le même, Carcinos finit par être obsédé, il appréhende de se coucher !

- Je le sais très sensible, mais il ne faut pas que cela l'affecte, il faut qu'il se ressaisisse.

- Il pense avoir trouvé une solution.

- Laquelle ?

- Il veut confier son rêve à un Théore qui doit retourner de Delphes dans deux ou trois semaines.

- Je vois ! Je n'ai aucune confiance en ces gens là, ils se font payer grassement et s'enrichissent en exploitant la crédulité des gens. Si encore on était sûr que la réponse qu'ils ramènent est effectivement celle de l'oracle.

- Ce qui m'inquiète, c'est que Carcinos est terriblement crédule et superstitieux, tu le connais.

- Hélas oui ! c'est son seul défaut, mais il est de taille !

- Qu'en penses-tu, dois-je craindre pour mon enfant ?

- Tu plaisantes non ? Ton enfant ne craint rien, je t'assure que tu feras un beau petit.

C'est imparable, avec les parents qu'il a !

Soulevant délicatement sa sœur dans ses bras il lui dit en la fixant droit dans les yeux :

- Et quand il aura vu la merveille que tu lui auras offerte il en sera fou de joie. Ne te ronge plus les sangs pour un méchant rêve.

Hélène n'était rassurée qu'à moitié. Elle était de plus en plus convaincue de l'importance de la réponse de l'oracle. Carcinos en tiendrait compte. Dans le plus mauvais des cas, l'enfant serait tenu pour responsable et alors... comme chez les lacédémoniens, le père avait le droit de vie ou de mort sur son enfant. S'il était mal formé, trop tardif, rachitique ou simplement, si au lieu d'un garçon survenait une fille, la coutume ancestrale autorisait le père à exposer sa progéniture. En clair, cela signifiait que le bébé était abandonné dans un endroit isolé, à la merci des intempéries et des bêtes sauvages. Par chance, certains d'entre eux échappaient à cette fin tragique, lorsqu'un berger, ou un chasseur, compatissants, les découvraient à temps et décidaient de les adopter. Si Carcinos devait prendre une telle décision, elle s'opposerait à lui de toutes ses forces. Jamais elle ne le laisserait commettre un tel acte de barbarie. Hélène serra les poings et se mordit les lèvres. Sur le chemin du retour elle s'arrêta au milieu d'une ruelle pour reprendre sa respiration. Soudain, elle sentit deux mains qui lui serraient la taille. Elle poussa un cri et se retourna brusquement.

- Hélène, je t'ai fait peur ?

- Ah ! c'est toi Carcinos, oui tu m'as fait peur ! Elle reprit sa marche. Il lui emboîta le pas.

- Que fais-tu dans ce quartier ? D'où viens-tu ?

- J'ai rendu visite à Héraclide.

- Tu voulais le voir ?

- Pas spécialement, j'avais envie de bouger un peu, de prendre de ses nouvelles.

- Mais ça monte tout le long pour aller chez lui. Dans ton état, ce n'est pas raisonnable !

Tout en marchant, elle se retourna vers lui.

- Qu'est-ce qui est raisonnable, Carcinos, tes rêves peut-être ?

- Ah ! je vois, vous en avez parlé ?

- Oui !

- Et qu'en pense-t-il ?

- Il dit qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter !

- C'est facile à dire, ça ne le concerne pas !

- C'est faux ! il prend à cœur tout ce qui nous touche.

- Sans doute !

- As-tu consulté l'oracle ?

- Euthymène l'a fait pour moi.

- Quand le Théore reviendra-t-il ?

- Dans une quinzaine de jours, si les vents sont favorables !

Ils arrivèrent chez eux sans plus s'adresser la parole. Chacun était obsédé par ses propres réflexions. Carcinos aimait bien Héraclide, mais, inconsciemment, il en était jaloux car il avait eu la chance de conserver son intégrité physique. Pour un homme jeune, c'était primordial en ces périodes de guerres incessantes. Lui, se sentait terriblement diminué et, à la limite, incapable de défendre, avec efficacité, sa famille

et, a fortiori, son pays. Dans certaines circonstances, le regard des autres était difficile à supporter. Il l'interprétait presque toujours négativement et en était humilié.

Les jours succédaient aux jours, et l'ambiance entre les jeunes époux était de plus en plus tendue. Ils ne s'adressaient que quelques mots sans importance et chacun vaquait à ses occupations. Leur petite maison paraissait à Hélène, de plus en plus étroite. Elle ne pouvait sortir que pour de courtes promenades en compagnie d'Antandros, car elle s'essoufflait vite. Son ventre énorme, et haut placé, l'obsédait. Elle priait les Dieux pour que son échéance arrive et la délivre de ses angoisses.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, lorsqu'un jeune esclave, habillé d'un pagne et portant un collier de fer à son cou, interpella Carcinos, alors que celui-ci, s'apprêtait à partir.

- Euthymène me charge de te dire que les Théores sont de retour, ils viennent de débarquer sur la grande jetée.

- En es-tu bien sûr ? interrogea Carcinos très excité.

- Oui ! Mon maître me charge également de te dire qu'ils reçoivent leurs clients près du premier entrepôt.

L'esclave s'inclina et repartit en courant. Carcinos, comme aspiré, fit quelques pas pour le suivre, puis s'arrêta et se retourna. Hélène était sur le pas de la porte et le regardait de ses grands yeux clairs.

- Les Théores sont de retour !

- J'ai entendu ! Murmura-t-elle.

- Je me dépêche, ils risquent de ne pas m'attendre !

- Oh si, ils t'attendront, ne t'inquiète pas !

- Je reviens dès que je peux.

- C'est ça !

Carcinos partit d'un pas alerte et se mit à courir dès qu'il fut hors de vue. Il devait passer d'abord à l'atelier pour prendre la splendide poterie qu'il avait créée spécialement pour le Théore. Il déboucha en trombe dans le réduit où cuisait une fournée, passa dans la pièce où se trouvait son tour, prit avec précaution l'objet d'art, l'enveloppa dans un vieux manteau et sortit en courant. Lorsqu'il arriva en vue du port il dut ralentir sa course, puis fut obligé de marcher. Son épaule, tétanisée par l'effort, le faisait horriblement souffrir.

- Maudite épaule, maugréa-t-il, rien ne me sera épargné !

Il remarqua un attroupement devant les entrepôts de grains. Sous la colonnade de l'entrée, d'énormes dolia cordées étaient alignées dans un ordre parfait. Une chaîne continue d'esclaves, chargés de banastes coniques en osier, entraient et sortaient du ventre d'une imposante galère. Un contremaître, confortablement assis sous un parasol bariolé hurlait, dans un langage mi-Phénicien, mi-Grec, des ordres pour augmenter la cadence en fouettant l'air d'un fouet en cuir à courte lanière. Le long du mur Est, à l'ombre, une file d'une cinquantaine de personnes patientait en discourant bruyamment. A l'autre bout, légèrement à l'écart, Carcinos distingua un Théore qui s'entretenait avec un client qui écoutait religieusement la sentence de l'oracle. Derrière eux, un esclave rangeait avec soin des objets variés dans un long char en bois à quatre roues dans les brancards

duquel étaient attelées deux fortes mules noires. Manifestement le Théore se faisait payer en nature : tapis, jarres d'huile, amphores de vin, statues... A chaque voyage, il devait s'enrichir davantage sans prendre beaucoup de risques, sinon celui d'essuyer une tempête en mer.

Carcinos prit sa place en dernière position et observa les clients du Théore. Il eut la surprise de constater la présence de nombreux phéniciens, qui, bien que n'adorant pas les mêmes Dieux, avaient tout de même recours à l'oracle de Delphes. Sa réputation débordait largement la Grèce ; même Crésus, le roi de Lydie, l'avait, disait-on, consulté en son temps. Lorsque son tour vint, le Théore lui demanda son nom.

- Carcinos de Thermes, répondit-il, Euthymène t'a transmis ma demande.

- Ah oui ! je vois ! Il déroula un parchemin huileux, se concentra sur ses notes, redressa la tête et regardant Carcinos droit dans les yeux, dit d'une voix grave et solennelle :

- Donne le présent au Dieu !

Carcinos sortit le vase de son emballage, et le présenta d'une main tremblante. Le Théore le prit, l'examina avec soin, puis le donna à son esclave.

- Range-le avec précaution !

Puis s'adressant à Carcinos,

- C'est une réalisation remarquable et je m'y connais ! Le Dieu a été interrogé sur la signification de ton songe. La réponse de l'oracle est que l'enfant qui va naître sera la cause de très grands malheurs pour les Carthaginois et pour la Sicile, il fera couler le sang de ses concitoyens.

Le cœur de Carcinos battit plus vite, ses mains tremblaient, ses jambes se dérobaient sous lui. Il fit un effort énorme pour se ressaisir. Le sort continuait donc de s'acharner sur lui, il ne serait jamais en repos.

- En es-tu bien sûr ?

- L'oracle ne ment jamais !

- Mais que dois-je faire ?

- Répondre à cette question n'entre pas dans mes attributions, Carcinos, la décision t'appartient. Toutefois, je te donnerais volontiers un conseil : il vaut mieux prévenir que guérir !

- Ce qui signifie ? rétorqua Carcinos d'une voix étranglée.

- Ce qui signifie que si tu crains les effets, il faut supprimer la cause.

- Quoi ? le tuer ?

- L'exposer ! tout au plus, les Dieux feront le reste. Tu es jeune tu pourras concevoir d'autres enfants sous de meilleurs auspices.

Il erra longtemps, tel un somnambule, dans les ruelles de Thermes, l'esprit vide, incapable de réagir à la terrible sentence. Son rêve était bel et bien prémonitoire, l'oracle venait de le confirmer. Il se retrouva sans trop l'avoir voulu devant la maison Euthymène Celui-ci, comme d'habitude, sirotait du vin de Samos.

- Alors, Carcinos, quelles sont les nouvelles de Delphes ?

- Mauvaises, comme je le pressentais.

- Qu'a donc dit l'oracle ?

- Que l'enfant à naître serait la cause de très grands malheurs pour les Carthaginois et la Sicile. Il fera couler le sang de ses concitoyens !

- Effrayant , c'est effrayant ! que comptes-tu faire ?
- Que ferais-tu à ma place ?
- Cela demande réflexion !
- Les Dieux sont irrités contre moi, pourquoi ? Je ne sais pas. D'abord cette chute stupide de cheval qui me rend presque invalide, notre exil de Rhégion et maintenant cette prédiction funeste. Quand cela s'arrêtera-t-il donc ?
- Le seul moyen de détourner de toi la colère des Dieux est de te soumettre à leur exigence.
- Mais, quelle exigence ?
- Ils ont eu la bonté de te prévenir que l'enfant à naître serait une source de malheurs sanglants. Ils te laissent le choix : si tu ne les écoutes pas, il faut t'attendre au pire. Par contre, si tu tiens compte de leur avertissement, alors tu pourras envisager une destinée plus conforme à tes vœux !
- Je dois donc, comme me l'a suggéré le Théore, éliminer mon enfant dès sa naissance ?
- Pas l'éliminer ! l'exposer, le sort décidera. Je ne vois pas d'autre alternative.
- Mais c'est monstrueux, j'ai tant désiré cet enfant, et Hélène ?
- Hélène est encore jeune...
- Je sais ! répliqua sèchement Carcinus, elle pourra avoir d'autres enfants.
- Réfléchis bien, Carcinus, il est des décisions terribles qu'il faut avoir le courage de prendre !
- Je te remercie de tes conseils.
- Si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver, ma maison est la tienne !

Cette entrevue, avec son meilleur ami, le fit sombrer dans un profond désespoir. Il ne voulait pas rentrer à la maison. Affronter le regard d'Hélène était au-dessus de ses forces. Comment lui apprendre la nouvelle ? Quelle sera sa réaction ? Auprès d'elle, il avait enfin trouvé une sorte d'équilibre, sa décision risquait de tout anéantir. De l'autre côté, la menace était immense et risquait de les entraîner dans une spirale infernale. Cette responsabilité l'horrifiait. Il se dirigea résolument vers une échoppe tenue par un Carthaginois. Peu porté sur l'alcool, il avait remarqué que certains de ses amis buvaient pour oublier. C'était le moment ou jamais de vérifier s'il pouvait lui aussi oublier en buvant. Le tenancier se tenait derrière un comptoir en pierre calcaire, dans lequel étaient creusés quatre cavités circulaires. Sous les quatre cavités, quatre amphores étaient tanquées dans du sable.

- Donne-moi du vin et du bon.
 - J'ai du vin de Chio, de Samos, de Tarente et du vin à la cannelle ! Que choisis-tu ? Demanda le Carthaginois d'un ton mielleux, les deux mains croisées sur son ventre, en affichant un large sourire qui laissait voir des dents jaunes et déchaussées.
 - Les quatre ! Commence par celui que tu veux.
- Le Carthaginois essuya son collier de barbe noire d'un revers de main, son visage basané s'éclaircit :
- Je vois, tu veux partager les secrets des Dieux ! Il prit une louche en bois, se mit sur la pointe des pieds pour la plonger au fond de la première amphore et remplit un gobelet en argile qu'il poussa devant Carcinus.

- Voilà une bonne mesure ! Si tu le souhaites tu peux entrer chez moi et t'allonger tu seras plus à l'aise pour boire !

Il prit son gobelet et entra dans la pièce. Des paillasses étaient installées au pied de chaque mur. Il s'allongea sur le côté en prenant soin de soulager son épaule meurtrie, se cala entre le mur et un coussin et commença à savourer son vin. Il était épais et entêtant, il trouva cela délicieux. Il en prit un deuxième, puis un troisième et un quatrième. Tout flottait autour de lui, il se trouva soudain transporté dans un monde sans pesanteur, et il trouva cela bon. Il sombra dans un sommeil profond, l'oubli était au rendez-vous.

Des roulements de tonnerre continus le sortirent de sa torpeur. Une pluie diluvienne s'abattait sur la ville. Il sortit en titubant, l'aubergiste s'affairait à couvrir ses jarres avec des couvercles en argile vernie rouge. Poussés par le vent d'Afrique, d'énormes nuages roulaient leurs masses noires à très basse altitude. Des éclairs arborescents illuminaient le ciel en permanence.

- Zeus se fâche ! Lui cria l'aubergiste.

Carcinos sursauta, l'oubli était donc impossible. Un grand frisson le parcourut, la nuit tombait rapidement, il fallait rentrer. Il se jeta dans la ruelle et fut tout de suite trempé jusqu'aux os. Le trajet lui parut interminable. Hélène était assise près de la fenêtre, dès qu'il eut passé le pas de la porte, elle se précipita vers lui, le déshabilla et le frictionna avec vigueur à la lumière vacillante d'une lampe à huile.

- Tu rentres bien tard et tu pues le vin ! La réponse du Théore est-elle si terrible ?

- Plus que je ne puis supporter.

Il lui raconta sa journée en détail, la sentence de l'oracle, sa visite chez Euthymène, et, pour finir, l'épisode lamentable de la taverne. Elle avait toujours apprécié sa franchise et oublia aussitôt son incartade, mais l'avenir de leur enfant était en jeu. Il fallait une bonne fois pour toutes qu'elle sache ce qu'il voulait faire, pour aviser au plus vite la conduite à tenir.

- Que comptes-tu faire de notre enfant ?

Carcinos se recroquevilla sous une couverture de laine, le menton sur les genoux, il fixait la flamme folle qui épousait la forme des courants d'air.

- Si nous le gardons, les plus terribles menaces pèseront sur nous et sur notre pays !

- Tu proposes donc de le supprimer ?

- Non, de l'exposer !

- Je ne vois pas où est la différence, cette coutume est barbare. Nous n'avons rien à envier aux Phéniciens qui sacrifient leurs enfants à leur Dieu sanguinaire, Moloch Baal.

- Tais-toi !

- Et sur son urne funéraire nous inscrirons : "un nouveau-né sans nom, voué à la divinité»

- En l'exposant nous lui donnerons une chance.

- Si faible ; il est vrai que libéré de ses parents, il sera libéré de son destin tragique, c'est ce que tu penses ?

- Tout peut changer en effet.

- Ce sont ses géniteurs qu'il faudrait exposer et toi le premier !

- Je t'interdis ! La volonté du Dieu s'est manifestée directement dans mes rêves, puis confirmée par l'oracle.
- Es-tu à ce point influençable qu'un cauchemar puisse te convaincre de tuer ton enfant ?
- Cela suffit, ma décision est prise.
- Et moi ? je compte pourquoi ?
- Tu fais comme moi, tu obéis.

Hélène faillit s'évanouir de douleur. Dos au mur elle se laissa glisser sur les dalles humides. Elle se mordit violemment les lèvres, il fallait qu'elle se sorte, à tout prix, de cette situation affreuse. Comment Carcinos, qui l'aimait tant, en était-il arrivé là ? Son obstination stupide et lâche allait les détruire à tout jamais. Elle ne pourrait plus jamais avoir le moindre sentiment envers lui, elle allait le haïr jusqu'à la rupture définitive. Elle eut à nouveau un haut le cœur. Inconsciemment elle serra très fort son ventre comme pour protéger l'enfant qu'elle portait et qu'elle croyait être l'enfant de l'amour... jusqu'à ces rêves maudits. Carcinos devenait de plus en plus faible, mais qu'était devenu ce jeune guerrier qui faisait l'admiration de tous ? Toutes les femmes étaient jalouses d'elle. Ah ! si elles savaient, tel qu'elle le voyait là, personne n'en voudrait plus. Lui, ne se rendait compte de rien, se refermait sur lui-même, comme un cloporte qui pense ainsi échapper à tous les dangers.

Soudain, un grand calme se fit en elle. Elle fixa le ciel noir par la lucarne. L'orage s'éloignait. Quelques grondements de tonnerre, de plus en plus éloignés, déchirèrent le silence. Une âcre odeur de terre mouillée envahit la pièce.

- Je vis, mon enfant vit en moi, et il continuera de vivre grâce à moi, se dit-elle avec conviction.

- Carcinos ?

Il releva son visage, deux petites flammes dansaient dans ses yeux rougis.

- J'accepte !

Interloqué, il se redressa pour mieux la regarder.

- Tu acceptes quoi ?

- De l'exposer !

- Ah ?

- Oui, mais à une condition.

- Laquelle ?

- Après l'accouchement, je le garde pendant un mois, puis je m'occupe de tout.

- Pourquoi un mois ?

- Je veux qu'il boive mon lait. Qu'il reçoive la chaleur et la nourriture du corps qui l'a engendré ? On ne peut pas lui refuser cette aumône.

- Oui et après ?

- Héraclide trouvera deux hommes pour l'exposer dans les montagnes et le surveiller.

- Héraclide ? Je ne suis pas sûr qu'il accepte une telle besogne.

- J'en fais mon affaire !

- Et s'il accepte, je doute...

- Tu pourras assister à la mort de ton enfant si tu le souhaites.

- Non ! Jamais je ne pourrais.

- Alors ? Je m'en occupe ?

- Oui !

Il s'allongea sur sa paille, il avait cessé d'être. Pour lui, la nuit serait très longue. Hélène moucha la lampe, borda Antandros. Proche de l'anéantissement, elle avait soudain retrouvé une raison d'être.

Dés le lendemain après-midi, elle se rendit chez Héraclide. La dernière montée fut un véritable calvaire. Tous les dix mètres elle s'arrêtait pour reprendre son souffle. Son ventre tirait si fort sur ses reins cambrés qu'elle était obligée, en marchant, d'écartier les jambes, comme ces énormes matrones obèses qui hantent les quartiers mal famés du petit port. Une légère brise de vent du Nord commençait à chasser les nuages. La température s'était considérablement rafraîchie. Enfin elle s'adossa à l'un des piliers du portique d'entrée. Philippe déchargeait d'une charrette deux longues vergues de bois.

- Salut à toi Philippe.

Surpris, l'homme se retourna et, voyant dans quel état la jeune femme se trouvait, il se précipita pour la soutenir.

- Salut à toi Hélène, tu n'es pas raisonnable !

- Héraclide est ici ? Interrogea-t-elle d'une voix blanche.

- Non ! Dit-il, en la conduisant vers un banc, il est aux champs, il ne devrait pas tarder. Repose-toi là, je t'apporte de l'eau.

- Je veux bien, merci !

Elle s'installa sur le banc, à l'ombre d'un grand figuier. Il lui apporta un gobelet qu'elle vida d'un trait et s'épongea le visage avec un linge humide.

- Encore un ?

- Non merci, peut-être un peu plus tard !

Elle respira profondément en levant les bras au-dessus de sa tête. Son cœur reprit un rythme normal.

- Que fais-tu ?

- J'écorce deux vergues pour les vendanges !

Devant l'air intrigué d'Hélène il rajouta :

- Oui, après avoir foulé les grappes dans la cuve, que tu aperçois là-bas sous l'auvent, on introduit le pampre dans un sac. Une anse du sac est enfilée dans les pieux qui se trouvent au centre de la cuve. L'autre est attachée à l'une de ces grandes vergues. Deux hommes la tournent vigoureusement, comme lorsqu'on essore du linge. Écrasé, le jus du raisin s'écoule à travers les mailles du sac. On mélange ensuite, dans des amphores, les jus du foulage et du pressurage, on les scelle avec un bouchon en argile sur lequel on inscrit l'année. Quant au moût nous y rajoutons de l'eau et du miel et, une semaine après, nous buvons notre piquette ! Ce sont les égyptiens qui m'ont appris cette technique.

- Est-ce de cette façon que vous préparez le vin que m'a fait boire Héraclide, la dernière fois ?

- Non ! le vin liquoreux que tu as bu, nous le préparons en petites quantités selon un vieux procédé carthaginois.

- Que tu as ramené de tes voyages ?

- Oui ! Il faut cueillir un raisin bien mûr et parfaitement sain, dépourvu de grains gâtés. Le jour on l'expose au soleil, la nuit on le met à l'abri de l'humidité. Quand il est desséché, on détache les grains un à un, et on les jette au fond d'une jarre. On les

recouvre d'un excellent moût qu'ils vont absorber. Au bout de six jours, on les presse et on recueille le liquide. On rajoute du moût tout frais, fait avec d'autres raisins, que l'on aura laissés au soleil pendant trois jours. Après avoir mélangé le jus aux raisins, on les presse. Le liquide est alors immédiatement placé dans des vases lutés, afin qu'il n'aigrisse pas au contact de l'air. Après vingt jours de fermentation, on tire le vin dans des amphores que l'on scelle avec un bouchon de plâtre recouvert de peau. Et on obtient ce nectar des Dieux !

Les explications et le ton de Philippe étaient tellement convaincants et passionnants qu'Hélène en oublia ses soucis et sa fatigue. Chaque fois qu'elle lui posait une question il répondait par une foule de détails, souvent humoristiques, qui l'enchantaient. Il avait fini par s'asseoir à ses pieds, tout heureux d'avoir trouvé un interlocuteur attentionné. A quarante ans, Philippe, d'origine corinthienne, avait déjà eu une vie bien remplie. Au cours de son service dans l'armée, une blessure l'avait contraint à renoncer au métier des armes. Il s'était alors engagé sur des galères marchandes, métier dangereux, car il fallait, en permanence, craindre deux ennemis : les pirates et les tempêtes meurtrières de la mer intérieure. Il s'en sortit toujours grâce à son expérience et à sa ruse. Sa popularité était telle qu'il aurait pu se mettre à son compte, mais il avait du panache, et l'argent ne l'intéressait pas. C'est lors d'une escale à Rhégion qu'il sauva ceux qui allaient devenir ses amis les plus fidèles. Il les suivit dans leur exil à Thermes et les aida à acquérir de nouvelles terres. Depuis, pour son plus grand bonheur, il était devenu paysan à part entière. Il appliquait, avec un réel succès, les différentes techniques culturelles qu'il avait observées au cours de ses différents voyages, en Grèce, en Égypte, en Libye, en Etrurie et en Italie. La ferme devenait prospère, suivant les saisons, Héraclide et lui employaient une main d'œuvre cosmopolite pour la fenaison, la moisson et les vendanges. Les étrangers leur permettaient de se tenir au courant de tout ce qui se passait dans le monde méditerranéen.

Un jappement joyeux retentit, ils virent Denys passer le portail, au petit trot, remuant la queue et sortant une belle langue rose. Il traversa la cour sans les regarder, se dressa sur ses pattes de derrière, lippa l'eau de l'abreuvoir avec application pendant un bon moment puis vint droit sur eux et s'affala au pied du figuier en poussant un grand soupir. Philippe le retourna sur le dos et lui frotta le ventre.

-Quand on voit Denys, c'est que son maître n'est pas loin ! Pas vrai mon chien ?

Ils entendirent presque aussitôt le bruit des roues d'une charrette sur le chemin défoncé. Milon, le cheval, apparut le premier, puis la longue charrette remplie de gerbes de paille d'où émergeait la tête d'Héraclide. Comme le chien, Milon se dirigea tout droit vers l'abreuvoir d'où il puisa d'un trait une vingtaine de litres. Puis, il releva la tête et sembla méditer longuement tandis que de l'eau s'écoulait de ses lèvres.

- Il n'a même plus besoin de moi, s'écria Héraclide, en se laissant glisser par terre, il revient tout seul, inutile de le guider, dommage qu'il ne sache pas non plus se dételer ! Alors ma petite sœur, on est venu faire une bise à son frère ?

- Oui, mais aussi parce que j'ai besoin de toi !

- Oh là ! là ! toi tu as quelque chose d'important à me dire ! Dit-il d'un ton enjoué.

- De très important !

Héraclide détacha son bandeau et s'épongea la sueur.

- Eh bien ! Puisque je suis de trop, je vous laisse ! Lança Philippe, qui saisit Milon par la crinière et l'entraîna vers la finière.

- Alors, de quoi s'agit-il ? Interrogea Héraclide en plongeant sa tête et son torse dans l'abreuvoir.

- L'oracle !

Il se passa les mains sur son visage et sur ses bras pour enlever le surplus d'eau, saisit un cruchon et le vida d'un trait.

- Je t'écoute !

Hélène lui raconta tous les événements qui s'étaient déroulés depuis leur dernière entrevue. Le visage d'Héraclide s'assombrit au fur et à mesure. Quand elle eut fini, il murmura :

- Quelle folie, comment peut-on en arriver là ?

Il se mit à marcher, lissa ses cheveux flamboyants en deux parties, remit son bandeau.

- Quand penses-tu accoucher ?

- Dans un mois environ, juste avant les vendanges.

- Tu peux compter sur moi, je m'occupe de tout ! Quand tu l'auras décidé, après ta délivrance, et pour donner le change à Carcinos, Philippe, l'enfant et moi partirons pour Palerme. Là je laisserai Philippe et ton enfant chez un ami, Dymos de Syracuse, un ferronnier.

- Mais, je...

- Attends la fin ! Moi, je retourne à Thermes. Philippe trouve une nourrice, et tous les trois reviennent pour les vendanges. Si la nourrice te plaît : je la garde. On la fera passer pour la mère de l'enfant... que tu pourras voir quand tu le voudras, sans que Carcinos se doute de quoi que ce soit, et le tour est joué.

Hélène se jeta dans les bras de son frère et l'étreignit en pleurant.

- Oh ! merci ! merci !

Elle leva vers lui ses grands yeux verts, embués de larmes.

- Je suis d'accord ! mais, j'irai avec vous !

- Mais, Carcinos ?

- Lui ? j'en fais mon affaire ! Elle fut saisie de tremblements incontrôlables.

- Calme-toi, tu sais que je suis là, ton enfant ne risquera rien, je te le promets. Veux-tu rester à la ferme ce soir ?

- Non merci, dit-elle en essuyant ses larmes, je vais rentrer doucement, j'ai tout mon temps !

- Philippe t'accompagne, c'est plus sûr, tu pourrais avoir un malaise. Ne reviens plus me voir jusqu'à ta délivrance. Je passerai moi-même ou j'enverrai quelqu'un prendre de tes nouvelles.

- Mais...

- Ne crains plus rien : désormais, tu es sous ma protection.

- Héraclide ?

- Oui ?

- Je t'aime tu sais ? Elle se remit à sangloter, excuse-moi, c'est nerveux.

- Moi aussi je t'aime ma petite soeur.

Le géant l'enserra tendrement dans ses énormes bras. Il posa doucement son menton sur ses cheveux. Ils restèrent ainsi un bon moment, sans bouger, sans parler, comme s'il lui communiquait une force invisible.

Philippe raccompagna Hélène à sa maison. Chemin faisant, il n'arrêta pas de discourir sur des sujets aussi variés que la marine, l'agriculture et les animaux. Il avait eu la chance de voir en Afrique des bêtes exotiques comme les chameaux et les éléphants. Il était intarissable. Hélène rit beaucoup en apprenant de quelle façon les chameaux déblatéraient en bavant et essayaient toujours de mordre les fesses du chamelier lorsque celui-ci installait le bât sur leur bosse. Et aussi, lorsque les éléphants se mettaient à genoux pour permettre à leur maître de grimper sur leur cou. Elle l'embrassa chaleureusement. Il s'éloigna en lui faisant un petit signe de la main. Héraclide avait promis qu'il enverrait régulièrement quelqu'un de la ferme prendre de ses nouvelles. A son contact, tout paraissait si facile. Il donnait l'impression d'être invulnérable. Son moral était au plus haut, elle envisageait désormais l'avenir avec plus de sérénité.

Carcinos avait totalement perdu sa joie de vivre. Il travaillait dur. C'était sa seule distraction. Ils ne se voyaient que le soir. Hélène avait installé une deuxième paillasse, et, chacun s'isolait pour passer la nuit. Le temps des vendanges approchait, l'air était plus frais, on respirait mieux.

Le bébé avait traversé une période particulièrement agitée. Elle sentait sa tête se déjeter tantôt sur le côté droit, tantôt sur le côté gauche, ces positions donnaient à son ventre des déformations comiques. Son amie, Chloé qui s'occupait d'Antandros, venait la voir tous les jours. Elle était veuve, et avait perdu deux enfants en bas âge. Sans famille, elle avait reporté toute son affection et sa raison de vivre sur Hélène qui la considérait comme une sœur. Elles comparaient leurs grossesses, échangeaient leurs idées, et établissaient des plans tactiques sur leur futur emploi du temps, lorsque le bébé serait né. Hélène était résolue, à ne pas se séparer de son enfant. Elle était cependant prête, à sauver les apparences en faisant semblant de respecter la coutume. Chloé lui assura qu'au bout de quelques années, Carcinus, lorsqu'il serait mis en présence de son enfant, ne pourrait résister à l'appel du sang et tout rentrerait dans l'ordre. Ces quelques années seraient pour lui la plus terrible des punitions. Car, si les Dieux étaient apaisés, si Hélène voyait son fils, il resterait lui dans une solitude effrayante, là serait aussi son châtiment.

Hélène resta toute une journée sans sentir le bébé bouger. Affolée, elle se précipita chez Chloé, persuadée qu'il était mort. Sa dernière expédition chez Héraclide l'avait trop épuisée, l'enfant n'avait pas résisté. Chloé rit beaucoup, et la rassura, en lui expliquant que c'était normal : l'échéance était proche, la délivrance était imminente. Elle retourna chez elle, très excitée, se mit à nettoyer sa maison de fond en comble, et, suivant les conseils de Chloé, prépara du linge propre, des récipients de toutes sortes, refit sa paillasse avec un drap de lin blanc et disposa de nombreux coussins contre le mur.

Le soleil était au zénith lorsqu'elle eut une violente douleur dans les reins suivie d'une vague de contractures. Elle ne put s'empêcher de gémir. Comme pétrifiée, elle resta debout, les jambes écartées, une main sur son ventre, l'autre sur ses reins. Elle bloqua sa respiration. Une deuxième série de contractions, encore plus violente que la première, l'obligea à s'appuyer contre le mur. Chloé la trouva dans cette position, le visage inondé de sueur, les cheveux mouillés, collés sur le front.

- Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ?

- Je n'ai pas pu, murmura Hélène, j'ai trop mal, je n'ai plus de forces !

- Mais si, mais si, retrouve donc tes forces, car il va t'en falloir pour le sortir ce vilain bébé qui fait déjà tant de mal à sa mère !

Elle l'aida à s'allonger, la cala dans les coussins. Hélène sourit faiblement pour la remercier.

- Applique-toi à respirer, tout le secret est là ! Je reviens tout de suite. Je vais chercher Chryséis. Elle a accouché presque toutes les femmes de la ville. Respire bien, tu me le promets ?

Elle acquiesça d'un signe de tête, en souriant faiblement. Elle avait repris ses esprits.

Elle s'en voulait d'avoir cédé à la panique, mais la douleur avait été si soudaine et si vive.

Elle respira profondément, puis instinctivement se mit à haleter. Elle eut alors un long répit, reprit une respiration plus régulière et se détendit.

Chloé entra en coup de vent, suivie de Chryseis. Une femme corpulente, d'une cinquantaine d'années, à la tignasse grisonnante et aux bras de lutteur. Elle s'approcha d'Hélène, lui releva la robe et lui écarta les jambes sans ménagement. Après avoir bien examiné et palpé, le ventre et le sexe, elle se releva en reniflant sa main.

- Ce n'est pas pour tout de suite, je reviendrai ce soir !

Elle tourna les talons et sortit sans rien ajouter. Éberluée, Hélène regarda Chloé d'un air si pitoyable, que celle-ci s'allongea à côté d'elle et lui prit la main.

- Ne t'inquiète pas, elle sait ce qu'elle fait ! Ton travail peut durer des heures. Les contractions vont se rapprocher jusqu'à devenir permanentes, alors il faudra pousser de toutes tes forces en faisant exactement ce qu'elle te dira. Tu es pourtant déjà passée par-là, tu sais ce que c'est que d'accoucher non ?

Elle alterna, jusqu'à la nuit tombée, les périodes de travail et de relâchement. Carcinos fut tout surpris, lorsqu'il pénétra à l'intérieur de la pièce, par la mise en scène et les cris de sa femme. Chloé le jeta dehors sans ménagement et lui signifia de ne revenir que lorsqu'on lui ferait signe, car sa présence n'était ni souhaitée, ni convenable. Il sortit à reculons sans avoir eu le temps de prononcer un mot. Chryséis revint tard. Elle avait bien apprécié l'heure de la délivrance. Hélène était au bord de l'asphyxie. Les yeux exorbités elle se tordait de douleur et n'arrivait plus à reprendre son souffle. Chryséis écarta Chloé, releva les jambes d'Hélène et constata aussitôt que le moment était venu. Elle s'agenouilla sur la paillasse, appuya ses deux mains sur le ventre et cria :

- Maintenant, écoute-moi bien ! Quand je te le dirai, tu pousseras ! Chloé, prépare une bassine pour récupérer la poche et le cordon et un linge pour envelopper le bébé.

- Vas-y, pousse Hélène, pousse, pouousse ! Là, ça vient. Tiens-lui les pieds Chloé, allez pousse !

Hélène eut l'impression que tout son corps se déchirait. Son visage, congestionné, virait à l'écarlate. Les veines de ses tempes et de son cou se dilataient en arborescences bleu pâle.

- Le voilà, la tête est passée, pousse encore ! Chryséïs tira doucement le bébé qui apparut tout rouge et tout plissé. Elle le libéra du cordon, le souleva par les talons, et lui frappa les fesses. Il se mit à crier avec force.

- C'est un garçon ! s'exclama Chloé.

Épuisée Hélène s'évanouit, elle avait réussi.

Carcinos tournait en rond dans la ruelle lorsqu'il vit sortir Chryseis. Il se précipita vers elle ;

- Alors ?

- Alors c'est un garçon, la mère se porte bien !

Chloé sortit à son tour et l'apostropha sèchement :

- Maintenant que tu sais, tu peux partir ! Hélène ne veut pas d'un mari qui a condamné son fils à mort, avant même qu'il ne naisse ! Elle est fatiguée et a besoin de repos !

Désemparé, il était animé de sentiments contradictoires. Se séparer de sa femme était une épreuve de plus. Il l'aimait, mais, compte tenu de sa décision, il ne pouvait lui imposer sa présence. Il avait déjà prévu d'habiter chez Euthymène. Quant à son fils, son trouble était extrême. Son apparition sur la Terre le confrontait tout d'un coup à la réalité. Ce petit être, qu'il ne connaissait pas, ne représentait rien pour lui, et pourtant c'était son fils. Une force irrésistible le portait à le protéger, mais il ne pouvait plus revenir en arrière. Quelque chose lui disait que l'enfant serait sauvé. Il avait obéi au Dieu, en acceptant, selon la coutume, de l'exposer, et le Dieu serait reconnaissant. Il aurait sa chance.

Dés l'aube, Héraclide et Philippe firent irruption chez Hélène. Celle-ci, assise sur sa paillasse, donnait le sein à son bébé. Elle était épanouie, les cheveux coiffés en une grande tresse rejetée sur l'épaule. Elle avait revêtu une tunique en lin blanc, largement fendue sur le milieu de la poitrine, pour permettre l'allaitement.. Assise sur un tabouret bas près du fourneau, Chloé surveillait la cuisson d'une soupe d'épeautre.

- Par Zeus, s'écria Héraclide d'une voix de stentor, montre-moi cette merveille !

- Chut ! ne crie pas si fort, implora Chloé, tu vas lui faire peur.

- Je ne crie pas, je parle, rétorqua-t-il sans changer de ton. Il ferait beau voir que ma sœur ait fait un peureux !

Il s'approcha d'Hélène, s'agenouilla et souleva sa main énorme sur la tête du bébé.

- Mais il est minuscule, regarde ses petits pieds et ses petites mains !

Philippe pencha sa tête au-dessus de l'épaule du géant.

- Mais, c'est vrai qu'il est minuscule !

- Voilà bien une réflexion d'hommes, marmonna Chloé.

Figée dans un sourire épanoui, Hélène regardait tour à tour le bébé et les deux hommes, un sentiment de bien-être et de sécurité venait tout à coup de l'envahir, elle ne put empêcher une larme de couler. Le bébé venait de se retourner et ses grands yeux écarquillés tentaient de localiser, sans rien voir, l'origine de ce tremblement de Terre. Sa tête dodelinait, il esquissa une grimace qui se transforma aussitôt en un sourire, tandis que ses petites mains recroquevillées battaient l'air de gestes saccadés.

- En fait, il n'est pas beau, fit Héraclide, mais il a l'air vigoureux !
- C'est vrai, on dirait un petit vieux, renchérit Philippe.
- Je vais vous jeter tous les deux dehors, si vous continuez vos réflexions imbéciles, s'écria Chloé les deux poings sur les hanches.

Ignorant Chloé, Héraclide se releva, caressa la tête d'Hélène.

- Tu n'as pas trop souffert ?

- Non, pas trop !

- Tu l'as...mais au fait, comment l'appelles-tu ?

- Agathocle !

- Comme notre père ?

- Oui, qu'en penses-tu ?

- Tu ne pouvais pas mieux choisir.

- Agathocle, mon neveu, je suis Héraclide, ton oncle, dit-il en se frappant le torse.

- A n'en pas douter ce sera un homme robuste, et je m'y connais ! S'écria Chloé en prenant le bébé dans ses bras.

- Un homme ? ça c'est sûr, s'esclaffa Héraclide, mais moi, tout me porte à croire qu'Agathocle sera un chef, le chef que nous attendons tous et qui rendra la liberté à la Sicile et restaurera la démocratie et ...

- Calme-toi, seuls les Dieux connaissent l'avenir; lança Philippe.

- Et l'oracle qu'en faites-vous ?

Hélène, qui jusqu'alors s'était contentée d'observer la joie délirante de son frère, avait prononcé ces mots d'un ton parfaitement neutre et monocorde, qui glaça instantanément l'atmosphère.

- L'oracle ? Qu'importe ! Rétorqua Héraclide en donnant une tape dans le dos de Philippe qui se trouva projeté contre le mur. Les Dieux n'ont quand même pas tous les droits non ? sinon, eh bien on se couche par terre et on attend que ça se passe.

- Par Zeus ! Tu as raison, rétorqua Philippe, en se frottant l'épaule, notre destin ne dépend pas que des Dieux, il dépend de nous aussi.

- Bien, après de si bonnes résolutions, il faut laisser Hélène se reposer ! Cria Chloé. Allez hop, vous reviendrez demain.

- Je pars quand je veux ! Dit Héraclide d'un ton bougon, en s'asseyant sur la paille. Déséquilibrée Hélène faillit tomber, elle se rattrapa d'une main à l'épaule de son frère.

Secoué, le bébé se mit à brailler avec une telle force qu'il en perdit la respiration.

Pendant quelques secondes ils le contemplèrent, pleins d'effroi, croyant qu'il n'arriverait jamais à reprendre son souffle. Mais Agathocle se remit à crier de plus belle en agitant ses petits bras. Pour le calmer, Hélène lui présenta son sein qu'il se mit aussitôt à téter comme si de rien n'était. Ils rirent de bon cœur.

- Qu'est-ce que je t'avais dit ? Clama Héraclide, ce sera un chef, il crie et il obtient tout de suite ce qu'il veut !

Ils continuèrent ainsi pendant plus d'une heure à délirer sur le bébé, ses ressemblances, son caractère et sur son avenir. Les deux hommes finirent par partir, totalement hilares, au grand soulagement de Chloé.

- Quelle équipe, dit-elle, en mettant de l'ordre dans la pièce redevenue calme.

- Regarde, murmura Hélène, Agathocle dort !

Elle le posa délicatement à côté d'elle, bien calé entre deux coussins et l'observa longuement sans rien dire.

Hélène passa le mois qui suivit la naissance totalement recluse. Elle vivait intensément chaque minute, les yeux rivés sur son bébé comme pour prévenir un accident inéluctable. Chloé lui tenait compagnie tout en surveillant Antandros qui s'amusa aux osselets sur le pas de la porte. Elles passaient des heures dans des discussions interminables sur la condition peu enviable des femmes, sur l'avenir que leur société réservait à leurs enfants, sur les coutumes ancestrales, souvent absurdes, qui avaient force de loi, et au nombre desquelles l'exposition des bébés leur semblait la plus monstrueuse. Seul le père décidait, et sa décision était sans appel. Carcinos avait choisi, mais Hélène savait bien qu'il était désespéré et que les remords le torturaient. Il aurait pu exiger de se faire remettre l'enfant le jour même de sa naissance. En fait, il s'était laissé bousculer par Chloé et avait volontairement cherché un refuge chez son ami Euthymène. Il apparaissait clairement qu'il fermerait les yeux sur les conditions du déroulement de l'exposition. Hélène était profondément convaincue qu'il ne souhaitait pas la mort d'Agathocle. Mais il était maintenant trop tard pour reculer. Tout le village était au courant. Il fallait donc procéder à une mise en scène, afin de donner le change. Carcinos ne connaîtrait sans doute jamais son enfant. Malgré la colère qu'elle nourrissait à son égard pour cette décision stupide qui détruisait leur couple, elle gardait au fond du cœur l'espoir secret qu'un jour, peut-être, les Dieux permettraient qu'ils soient réunis tous les quatre, quitte à s'exiler encore une fois.

Elle dépêcha Chloé auprès de Carcinos pour lui signifier que le moment était venu d'exposer leur enfant.

- Surtout ne lui dit pas que je l'ai appelé Agathocle ! Recommanda Hélène, un enfant exposé n'a pas de nom, il n'existe pas !

Chloé trouva Carcinos très déprimé.

- Hélène demande si tu souhaites participer à l'exposition ?

- Certainement pas !

- Il convient pourtant que tu sois représenté, délègue donc un témoin.

- Eumène le Corinthien ira avec vous, maintenant va-t-en !

- Nous partirons demain à la première heure, fais savoir à Eumène qu'il nous rejoigne devant ta maison.

- Il sera au rendez-vous.

Pas une fois Carcinos n'avait levé les yeux vers elle. Il était resté assis dans l'obscurité de sa chambre. La faible lueur qui filtrait du rideau de la fenêtre révélait un homme amaigri dont les yeux luisants fixaient obstinément l'au-delà du mur gris. Chloé eut un sentiment de pitié.

- As-tu un message pour Hélène ?

- Non, c'est inutile, murmura son ombre.

Chloé rapporta son entrevue avec beaucoup d'application, en n'omettant aucun détail. Hélène ne put retenir ses larmes, la situation était à la fois burlesque et pitoyable. Il fallait cependant jouer cette comédie tragique jusqu'au dernier acte. Comment Eumène allait-il se comporter ? Allait-il exiger que l'enfant soit exposé selon la coutume ? Un frisson la parcourut, elle n'avait pas prévu cette alternative. Comment réagir ? Elle était

sûre que, si la vie de son fils était en danger, Héraclide saurait trouver rapidement une solution. Peut-être faudra-t-il en arriver à éliminer Eumène ; mais alors comment expliquer sa mort aux gens du village ? Il y aura une enquête, ils seront obligés de fuir, on les traquera puis on les exécutera après leur avoir fait subir mille supplices. Chloé la tira brusquement de ses prémonitions cauchemardesques.

- Il faut penser à prendre des couvertures chaudes, de l'eau, des galettes, de la farine, des œufs et... du poisson séché !

Joignant le geste à la parole, elle entassait tout dans des paniers d'osier.

- Que penses-tu d'Eumène ? Demanda Hélène en prenant les mains de Chloé. Crois-tu qu'il est capable d'exiger...

Chloé éclata de rire.

- Je me doutais bien que tu te rongerais les sangs en apprenant qu'Eumène viendrait avec nous ! Tes mains sont glacées, cesse de ruminer, le pire est passé crois-moi !

- Mais ce Corinthien est si impénétrable, il a l'air si dur !

- Tu l'as dit, il a l'air, mais il n'est pas dur et il m'étonnerait beaucoup qu'il exige quoique ce soit !

Elle prit Hélène dans ses bras et l'embrassa puis lui frotta le dos pour la réchauffer.

- Voilà, maintenant occupe-toi d'Agathocle, c'est son heure, il a faim, et à vrai dire tes états d'âme ne l'intéressent pas, lui ce qu'il veut c'est sa ration de lait, regarde, il te tend les bras.

Hélène prit doucement son fils dans les bras, à peine eut-elle sorti son sein qu'il se mit à aspirer goulûment en posant ses mains autour du mamelon gonflé.

- Comment peux-tu penser, un seul instant, qu'Eumène veuille exiger la mort de notre Agathocle ?

- Tu as sans doute raison, murmura Hélène, mais les hommes ne raisonnent pas toujours comme nous, c'est pourquoi, depuis quelque temps, j'ai pris l'habitude de prévoir le pire.

- Eh bien heureusement que je suis là, il n'arrivera rien de mal à notre Agathocle, tout se passera bien, Eumène sera le premier à le protéger. Quant à nous, le voyage à Palerne* nous changera les idées.

- Que les Dieux t'entendent, Chloé, que les Dieux t'entendent !

Milon s'arrêta en piaffant devant la porte, il allongea son cou pour se libérer des rênes et se mordilla nerveusement le genou pour éliminer une démangeaison. Sa longue queue fouettait les brancards du char. Il secoua la tête avec vigueur en faisant claquer ses oreilles pour éloigner les mouches, mais celles-ci revenaient toujours à la charge et tentaient de pénétrer dans les pavillons poilus. Il croisa l'un de ses postérieurs et examina avec attention un chien qui traversait la ruelle.

Le char conçu par Philippe était une petite merveille technique. En effet, les chars grecs traditionnels étaient attelés de deux à quatre chevaux. Or, Milon refusait obstinément toute coopération avec quelque collègue que ce fut. Il était volontaire, mais individualiste acharné. Malgré de nombreuses tentatives, Héraclide et Philippe n'étaient jamais

* *Palerne : Palerme*

parvenus à lui faire accepter un compagnon de timon. Au début, Milon restait calme et se laissait harnacher sans problème, ignorant parfaitement l'autre cheval. Mais dès que

le signal de départ était donné, il se cabrait, ruait, cassait le timon, arrachait les harnais, affolant de surcroît son compagnon qui refusait à son tour d'être à nouveau associé à ce danger ambulante.

Philippe avait donc remplacé le timon par des brancards pour un seul cheval, et avait considérablement allégé la caisse. Il avait adopté le modèle égyptien qui consistait à tendre et croiser d'épaisses lanières de cuir sur un solide cadre en bois. Outre le gain de poids, ce dispositif permettait, par son élasticité, d'amortir les soubresauts engendrés par les chemins défoncés et pleins d'ornières. Les deux roues possédaient, chacune, quatre rayons en forme de croix avec un point d'encrage renforcé au niveau du cerclage. L'essieu, disposé au milieu de la caisse, donnait à l'ensemble un équilibre parfait, lorsque la charge était bien disposée. Rapide, solide et confortable, ce char, à condition de n'être pas trop chargé, permettait de réaliser de longs voyages sans fatiguer le cheval. Même le harnais avait été revu par Philippe.

Les colliers de gorge, utilisés dans la pratique courante, ne permettaient pas la traction de lourdes charges car, en comprimant la trachée, ils étouffaient rapidement le cheval. Il avait donc conçu une bricole, dont la forme découpée épousait parfaitement le poitrail, libérant ainsi sa gorge.

Milon était particulièrement fier d'être attelé à ce petit bijou et adoptait aussitôt un petit trot aérien tout en panache. Tête haute, petites oreilles pointées en avant, queue en jet d'eau. Il faisait l'admiration de tous et le savait. Il poussa un hennissement joyeux. Héléne se précipita sur le pas de la porte et s'arrêta net lorsqu'elle vit Héraclide et Philippe converser avec Eumène. Enveloppé dans une longue cape noire, la tête coiffée d'un capuchon, ce dernier avait toute l'apparence d'un bourreau. Son visage émacié, sillonné de rides profondes, était aussi noir que du charbon. Ses petits yeux brillants, enfoncés profondément dans les orbites, lui donnaient l'air d'un fauve à l'affût de sa proie. Terrorisée, elle tourna les talons et se précipita à l'intérieur de sa maison, prit Agathocle dans ses bras, et le serra si fort qu'il se mit à pleurer. Héraclide, qui avait observé la scène du coin de l'œil, entra à son tour. Son énorme stature obscurcit la pièce. Surprise, Héléne se retourna brusquement et poussa un cri de frayeur. Le géant s'accroupit sur ses talons en riant et lui tendit un bâton de miel.

- Qu'est-ce que c'est que ce gros chagrin et cette grosse peur hein ? Tiens ! voilà un cadeau pour mon neveu.

Héléne frotta doucement le miel sur les lèvres du bébé qui fit tout d'abord une mine dégoûtée, puis, sortit sa petite langue rose et s'épanouit dans un grand sourire. Elle tourna son visage vers son frère, ses yeux étaient embués, une grosse larme coula sur sa joue rose.

- Mais tu pleures ! S'exclama Héraclide en se relevant, que se passe-t-il ?

Elle hocha la tête vers l'extérieur.

- Cet Eumène me fait peur, de quoi parliez-vous donc ?

- Eumène est un brave homme ! Nous parlions de la prochaine vendange. La pluie a gâté le raisin, il faut que le vent du Nord se lève pour sécher les grappes sinon tout va pourrir. Voilà quel était le sujet de notre conversation. A quoi pensais-tu donc pour être aussi effrayée ?

- Devine ! Répliqua Héléne d'un ton sec.

- Ah ! Je vois, mais c'est une obsession !

- On serait obsédé par moins que ça, ne crois-tu pas ?

- Certes, mais tu sais bien que nous ferons semblant, Eumène est là pour donner le change !

- En es-tu sûr ?

- Mais oui, mais oui ! allez, montez dans le char, Milon s'impatiente.

Excitée comme une puce, Chloé avait déjà entassé les provisions, les couvertures, les vêtements.

- Nous aurons de quoi soutenir un siège, s'exclama Philippe, nous avons déjà tout prévu, nous sommes trop chargés !

- Il vaut mieux qu'il y en ait trop que pas assez ! répliqua Chloé.

- Pour nous, oui, mais pas pour Milon !

- Occupe-toi bien d'Antandros, Chloé, va le voir tous les jours, j'ai peur que son père le délaisse un peu.

- N'aie aucune crainte, je le prendrai chez moi s'il le faut.

Héraclide aida Hélène à s'installer sur une paille improvisée avec des gerbes de paille recouvertes d'une épaisse couverture. Pour éviter de perdre le chargement, Philippe avait installé trois ridelles amovibles, qui transformaient le char en petite charrette. Une bâche en cuir graissé, tendue entre les deux ridelles latérales, les protégerait des intempéries.

- Regardez comme ils sont mignons ! S'esclaffa Héraclide, allez Milon, allez mon gros, on y va !

A la voix de son maître, Milon s'arc-bouta, et se mit tout de suite au trot.

- Là mon cheval, doucement, là tout doux, au pas ! Il se retourna vers Philippe.

- Il ne va tout de même pas nous faire courir comme ça jusqu'à Palerne, on est à pied, nous, et on n'a que deux pattes !

Hélène avait totalement ignoré Eumène, elle haïssait cet être taciturne.

La petite caravane progressa lentement toute la journée sous un ciel de plus en plus menaçant. Le chemin s'agrippait au flanc escarpé des collines recouvertes d'une végétation rare et agressive. La mer, bousculée par le vent du large, se couvrait d'écume et frappait inlassablement les rochers du rivage. Philippe et Héraclide encadraient la charrette, chacun à une roue. Ils poussaient dès que Milon était en difficulté. Eumène se tenait en retrait à quelques mètres de l'équipage, le capuchon sur la tête, la démarche lente et régulière, il avait l'allure d'un être sorti tout droit des royaumes infernaux. Hélène observait d'un œil vide ce décor théâtral qui paraissait s'adapter de plus en plus à une pièce tragique dont ils étaient tous les acteurs. Très volubiles au départ, Philippe et Héraclide furent bientôt complètement absorbés par leurs pensées. On n'entendait plus que le couinement de la charrette, le martèlement des pas rageurs de Milon et, de temps en temps, les rires clochetés d'Agathocle qu'un soubresaut un peu trop fort venait de réveiller.

Vers le milieu de l'après-midi une forte bourrasque de vent balaya le chemin, un éclair zébra le ciel noir donnant au paysage un aspect fantasmagorique. Aussitôt après, un déluge s'abattit sur les voyageurs. Instinctivement Hélène se retourna et chercha Eumène des yeux. Elle aperçut cette vision de cauchemar qui se déplaçait tel un spectre effrayant. Le tonnerre explosa et se répandit dans le ciel en échos monstrueux. Milon fit le dos rond, rabattit les oreilles et se mit au trot malgré la pente du terrain.

Héraclide saisit la bride et remit le cheval au pas tout en cherchant un abri à travers le rideau de pluie noire. Il finit par trouver un espace suffisamment horizontal et relativement protégé du vent. Milon se déhancha et baissa la tête dans une posture de total abandon, malgré les efforts consentis c'était le seul à trouver la situation agréable. Comme tous les chevaux il détestait la grosse chaleur, supportait bien le froid et se laissait laver avec délice par l'eau du ciel.

Philippe décrocha les pans de la bâche en cuir et la rabattit sur toute la longueur de la charrette. Leur capuchon sur la tête, les trois hommes, comme si de rien n'était, se mirent à discuter calmement sous la pluie battante. Hélène, plus transie de peur que de froid, ne quittait pas des yeux leurs silhouettes dansantes au gré des éclairs. Leur conversation était couverte par le roulement continu et assourdissant du tonnerre. Incapable de saisir un seul mot de ce qu'ils se disaient, elle serra son bébé contre sa poitrine. Agathocle, les yeux grands ouverts souriait aux éclairs : il n'avait pas peur de Zeus !

Harassés de fatigue, ils finirent par s'endormir profondément. Il faisait à peine jour lorsqu'elle se réveilla en sursaut. Son premier regard fut pour son fils. Il était bien là, allongé sur le dos, ses deux petits bras écartés, un sourire aux lèvres, dans une attitude de totale sérénité. Elle souleva la bâche, le soleil levant illuminait la cime des collines, la mer assagie était d'un bleu turquoise, le calme après la tempête. Elle tenta vainement d'apercevoir Eumène. Elle descendit doucement de la charrette, Milon se retourna et lui adressa un petit hennissement. Héraclide et Philippe, enroulés dans leur manteau d'hiver dormaient allongés à même une dalle de calcaire, la tête reposant sur une gourde en peau de chèvre. Ils se redressèrent en même temps et aperçurent Hélène.

- Enfin le soleil, on va pouvoir faire sécher tout ça ! Grommela Héraclide.

- Où est Eumène ? Questionna Hélène en tournant la tête de tous les côtés.

- Il est parti !

- Mais où ?

- Il est allé retrouver son frère qui est pâtre au levant de cette colline.

- Mais ? Il était venu comme témoin.

- Oui, et il en a profité pour aller voir son frère.

- Mais que va-t-il dire à Carcinos ?

- Que votre fils a été exposé, bien sûr.

- Mais c'est faux !

- Non c'est vrai, mais tu dormais comme une bienheureuse quand cela s'est passé.

- Quoi ?

- Rassure-toi, je plaisante !

- Mais alors ?

- Alors nous nous sommes entendus : Agathocle a été exposé dans le lit du torrent.

L'orage a éclaté, les flots l'ont emporté, Zeus a décidé !

- Par tous les Dieux !

Livide, elle s'affaissa lentement sur ses genoux, les mains le long du corps. De grosses larmes coulèrent sur ses joues pâles.

- C'est donc fini, Agathocle ne risque plus rien ? Murmura-t-elle.

- Mais il n'a jamais été question de l'immoler pour le bon plaisir d'un Dieu et d'un père crédule ! S'exclama Héraclide, je te l'avais bien dit, mais tu ne m'as pas cru.

- Il vivra ?

- Il vivra !

Le soleil effleura le visage d'Hélène qui s'empourpra aussitôt, elle se redressa d'un bon et se mit à courir comme une folle, fit une pirouette et s'écroula au pied de Milon qui eut un écart. A genoux dans l'herbe et les deux bras écartés, tendus vers le ciel, elle s'écria :

- Déméter, déesse de la fertilité, toi qui as permis que pousse en moi le germe de l'homme que j'aimais, toi qui allumes la vie dans la vie, toi qui viens de me délivrer de mes angoisses, dès que nous arriverons à Palerne j'irai m'incliner sur l'autel des moissons et je te consacrerai la plus belle des libations!

Héraclide s'agenouilla près d'elle et, d'un signe, lui montra la charrette. Agathocle, adossé à une gerbe de paille lui tendait les bras en esquissant un sourire.

Au crépuscule du troisième jour, ils découvrirent enfin le golfe de Palerne. Protégé de chaque côté par des collines abruptes, le port s'étalait paresseusement au centre de la baie. Derrière lui, la grande plaine palermitane, verte et fertile, produisait une riche végétation de céréales, d'arbres fruitiers, de vignes et d'oliviers. L'ombre des monts commençait à recouvrir la mer lorsqu'ils atteignirent les premières maisons. Ils traversèrent le quartier des potiers, celui des ferronniers, puis prirent à l'enfilade les rues commerçantes. La circulation devint de plus en plus difficile. Les attelages d'ânes, de chevaux et de bœufs se croisaient dans un vacarme assourdissant. Les conducteurs s'injuriaient mutuellement dans les dialectes les plus divers. Faire reculer un attelage surchargé, mal engagé, relevait du miracle. Fréquemment, des étals de fruits ou de légumes étaient renversés et se souillaient dans la poussière de la route. Les commerçants invectivaient à leur tour les charretiers, dans d'interminables palabres. La foule cosmopolite était fortement bigarrée. Il était facile de reconnaître, à leurs habits et leurs coiffures, les Grecs, les Phéniciens, les Libyens, les Etrusques... Ces derniers livraient leurs bronzes et le fer de l'île d'Elbe. Les Grecs exportaient leur marbre, leurs céramiques peintes, du vin et des produits artisanaux. Les Carthaginois apportaient la pourpre de Tyr, des étoffes précieuses, des parfums d'orient, l'encens pour les sacrifices, des articles de verroterie et du cuivre. Les paysans de la plaine leurs olives, l'huile, des oignons, des fruits de toutes sortes. Les éleveurs des ânes et des chevaux ; ils entassaient sur des charrettes, tirées par des bœufs accouplés sous un joug, des dizaines de moutons et de chèvres qui s'appelaient d'un bout de la rue à l'autre. Cette agitation bruyante se poursuivait une bonne partie de la nuit, à la lueur des torches. Dormir, ou simplement tenter de se reposer à Palerne, était pratiquement impossible.

Héraclide ouvrait la marche, suivi comme son ombre par Milon. Sa stature intimidante favorisait considérablement leur progression. Philippe, derrière la charrette, tentait de maintenir un intervalle vital avec l'attelage qui les suivait. Hélène, observait de tous ses yeux ce spectacle incroyable. Ils étaient arrivés sans encombre à destination, lorsque ce qui devait arriver arriva. Un petit char surchargé, tiré par un mulet squelettique, malgré les efforts désespérés du conducteur, incapable de freiner, télescopa l'arrière de la charrette de Milon. Celle-ci culbuta sur le côté, éjectant femme et enfant dans la poussière. Heureusement, Hélène tomba sur le dos en maintenant son fils à bout de bras, elle eut le souffle coupé, mais ils ne furent pas blessés. Milon se cabra, tentant de redresser les brancards, mais il tomba à son tour sur le sol les quatre

sabots en l'air. Héraclide se précipita pour le désentraver, le cheval se rétablit aussitôt en s'ébrouant. Philippe aida Hélène à se redresser, il y eut plus de peur que de mal. Un attroupement vociférant s'était tout de suite formé.

Sous les regards ahuris de la foule Héraclide empoigna la charrette au niveau de l'essieu et, dans un effort surhumain, la remit sur ses deux roues. Il attela Milon au seul brancard resté intact, puis se dirigea vers le mulet. Couché sur le flanc, les deux antérieurs cassés, le pauvre animal poussait des cris déchirants. Héraclide échangea quelques mots peu amènes avec le meneur, un paysan grec, lui reprochant vivement de maltraiter à ce point l'animal. L'autre baissa la tête, lamentable, et fit un signe de désespoir. Héraclide se dirigea alors vers le mulet qui tentait de se redresser sur ses deux moignons pendants. Alors qu'il relevait la tête le géant souleva ses deux bras en joignant ses énormes mains qui s'abattirent sur la nuque de l'animal. Foudroyé celui-ci s'allongea doucement en raidissant en tremblant ses jambes de derrière, sa tête tomba lourdement sur le sol, un filet de sang sur les lèvres. Héraclide se releva en sueur, l'air terrible, et regarda fixement le paysan qui recula d'un pas en levant les bras pour se protéger.

- C'est toi qui aurais dû être à sa place ! Rugit-il, maintenant dégage le chemin de ton attelage et vite !

Il saisit doucement Milon par la bride, fit un signe de la tête aux autres, et, soutenant le brancard cassé, s'engagea dans la ruelle de gauche. Il s'arrêta enfin devant un portail monumental et frappa le heurtoir en forme de patte de lion. Un esclave habillé d'un pagne blanc entrouvrit le battant et regarda les visiteurs d'un air stupéfait.

- Dis à ton maître qu'Héraclide de Thermes est là !

L'esclave se retira, en inclinant la tête.

Quelques instants plus tard, un homme grand et blond, vêtu d'une chlamyde pourpre, portant un torque en or au cou et des spartiates en lanières de cuir fin croisées sur les chevilles apparut à son tour.

- Héraclide, mon ami, que les Dieux te protègent ! Entre, sois le bienvenu dans ma demeure.

Il se saluèrent en se serrant le poignet, puis en se frappant le cœur avec le poing droit fermé.

- Que les Dieux te protègent aussi Dymos je suis très heureux de te revoir. Voici Philippe, Hélène et Agathocle, son fils.

- Entrez donc, ma maison est la vôtre .

L'esclave ouvrit les deux battants, ils pénétrèrent dans une grande cour où s'affairaient de nombreux autres esclaves. Les uns liaient, à l'aide de cordes, des épées courtes, cinq par cinq, en les disposant tête-bêche. D'autres, juchés sur un char spécialement aménagé, rangeaient les paquets d'armes dans un ordre précis, en alternant les épées avec des lances, le tout bloqué par des boucliers ronds ornés de dessins géométriques aux couleurs éclatantes.

Assis sur un tapis de laine, trois libyens empaquetaient avec beaucoup de précautions des pâtes de verre. Certaines, de faible épaisseur, étaient presque transparentes. D'autres, plus épaisses étaient multicolores.

- Par tous les Dieux, que vous est-il arrivé ? S'exclama Dymos en apercevant le brancard cassé.

- Un accident de circulation à deux pas de chez toi ! Répondit Héraclide en libérant Milon.

- Décidément il sera bientôt moins dangereux de combattre les Carthaginois que de traverser sans risquer sa vie les rues de Palerne ! Fit-il en plaisantant, oh là que l'on s'occupe de mes invités nous parlerons lorsque vous serez débarrassés des poussières du chemin.

Aussitôt l'esclave au pagne blanc leur montra la direction des Thermes. Ils furent introduits dans une salle étroite ayant pour tout mobilier deux longs bancs en pierre revêtus d'épais tapis de laine blanche. Une esclave nubienne, d'une rare beauté, vêtue d'un voile bleu transparent, fit irruption quelques instants après. Elle avait la démarche féline, des traits très fins et un sourire rêveur qui laissait entrevoir des dents d'un blanc éclatant.

- Voici des vêtements de rechange ! Dit-elle en Grec, avec un léger accent africain, en déposant sur le banc des tuniques et des voiles de couleur pourpre.

- Je reviens dans un instant avec des sandales. Et elle repartit en donnant l'impression de ne pas toucher le sol.

Médusée, Hélène s'assit sur un banc, son fils sur ses genoux.

La Nubienne réapparut avec de fines sandales en cuir brodé d'or.

- Je m'appelle Malik ! Dit-elle en traversant la pièce, suis-moi, je vais te montrer les bains.

Elles pénétrèrent dans une première salle voûtée, recouverte de faïences bleues. Une odeur délicate d'eau de rose émanait d'une baignoire en sabot taillée dans du marbre du pentélique. Sur une étagère en bois de sycomore étaient alignées quatre petites jarres en verre irisé, renfermant des onguents parfumés à l'eau de rose, au jasmin, à la lavande et au chèvrefeuille. Sous l'étagère étaient suspendus des strigiles, en os poli, de différentes formes, chacun adapté à une partie du corps.

- Voici le bain pour vous laver.

Elle s'engagea dans une salle également voûtée, mais plus vaste, et dont le plafond était très bas. Les murs étaient recouverts de faïence rose. Au centre de la pièce, un bain en forme de conque marine, surmonté d'une Aphrodite nue, encadrée elle-même de deux Tritons, était encastré au ras du sol, pavé de dalles en marbre veiné de rose. Aux pieds d'Aphrodite, une dizaine de petits flacons en pâte de verre, enfoncés dans une énorme éponge, renfermaient toute une variété d'huiles fines parfumées. Le sol et l'air de la pièce étaient suffisamment chauds pour donner une merveilleuse sensation de bien être.

Elles pénétrèrent dans la dernière pièce de l'enfilade.

- Après le bain, le massage, dit-elle en souriant, détendez-vous ici je vais préparer l'eau.

Deux bancs, recouverts d'un matelas d'éponges, occupaient le centre de la pièce. Une multitude de petits pots étaient soigneusement rangés sur une table basse à trois pieds en bronze doré, en forme de pattes de lion. Aux murs, deux grandes mosaïques polychromes, représentant Aphrodite au bain et Poséidon brandissant un trident, sortant de l'océan dans une gerbe d'écume, décoraient avec goût la salle d'eau. Hélène était fascinée par tout ce qu'elle voyait, bouche bée, elle était incapable de proférer un son. Elle finit par déposer Agathocle sur le matelas d'éponges. Aussitôt le bébé se mit à glousser en se roulant sur ce support élastique.

- Le bain est prêt vous pouvez venir ! Cria Malik. Elle s'était dévêtue pour ne pas mouiller ses vêtements.

Elle prit un flacon, en versa le contenu visqueux dans le creux de sa main et en enduisit tout le corps d'Hélène. Elle recommença l'opération, avec beaucoup de douceur avec Agathocle. Un subtil parfum d'eau de rose envahit la pièce saturée de vapeur. Hélène s'immergea ensuite dans l'eau tiède en tenant son fils à bout de bras. La Nubienne les massa longuement tous les deux, puis les invita à sortir. Elle choisit un strigile, racla le dos, puis un autre strigile pour les bras et enfin pour les jambes. Agathocle bénéficia du même traitement avec des strigiles pour bébé. Toute la fatigue du voyage avait déjà disparu. Elle passa alors dans le deuxième bain, Malik retourna une Klepsudra en verre irisé, une eau rose perla goutte à goutte du récipient pour tomber dans une coupe en onyx aux veines bariolées, tenue à bout de bras par un petit faune.

- Quand le liquide arrivera aux lèvres du faune, vous pourrez sortir ! Dit-elle d'un air enjoué, moi, je vais m'occuper de votre linge sale. Elle s'immergea dans le nouveau bain et s'amusa avec Agathocle qui frappait l'eau de ses petites mains.

Malik réapparut quand la klepsudra eut rempli la coupe du faune.

- Pour être aussi précise, elle doit avoir une grande habitude du bain, remarqua Hélène.

- Maintenant le massage ! Passez dans l'autre salle et allonge-toi sur le banc !

Hélène s'exécuta sans se faire prier. Malik versa une essence aromatique dans un mortier en marbre, choisit un liquide vert jaune qu'elle déposa à son tour dans le récipient. Elle remua le tout à l'aide d'un petit pilon. Devant l'air interrogateur de la jeune femme elle expliqua :

- De l'huile d'olive vierge, de l'essence d'eucalyptus et du camphre, un mélange utilisé par les athlètes des Jeux Olympiques lorsqu'ils veulent défatiguer leurs muscles endoloris. Tu seras après ça digne d'honorer la couche des Dieux de l'Olympe.

- Quel honneur ! Soupira Hélène, qui m'eut dit qu'un jour les Dieux de l'Olympe daigneraient se pencher sur l'humble mortelle que je suis !

Malik la massa longuement si bien qu'elle s'endormit. L'esclave saisit le bébé et le serra contre elle avec tendresse.

- Tu vois, petit blanc, ta mère est déjà dans les bras des Dieux !

Elle reposa le bébé sur son lit d'éponge et la réveilla.

- Alors raconte-moi ce qui se passe dans les orgies divines.

- En fait, je me suis complètement vidée, j'ai sombré dans le néant ! Dit Hélène en s'étirant.

- Ce n'était pas le néant, c'était l'antichambre des Dieux, si je ne t'avais pas réveillée, tu aurais eu droit à leurs caresses, et ils sont irrésistibles. Et maintenant on s'habille !

C'était la première fois qu'elle mettait des habits d'un tel luxe. Le voile transparent la fascinait par sa finesse et sa couleur pourpre, la couleur des riches et des personnages importants. Hélène ne cessait pas de le lisser sur son corps. Elle prit le bébé tout nu et le caressa doucement avec le voile.

- Regarde comme c'est doux, doux, doux...et Agathocle souriait.

- Maintenant place aux hommes ! Dit Malik d'un air solennel

- C'est, toi Malik, qui vas t'occuper d'eux ? Interrogea Hélène avec malice.

- Non ! Sauf si mon maître en exprime le désir, mais cela me surprendrait beaucoup !
Fit-elle en éclatant de rire. Les femmes avec les femmes, les hommes avec les hommes, suivez-moi !

Elles sortirent directement dans l'aulé entourée par un péristyle orné de colonnes corinthiennes sur les quatre côtés. La lumière dansante de nombreuses torches éclairait un jardin à la végétation luxuriante. Eucalyptus, palmiers, cyprès, jasmins, chèvrefeuilles, feuilles d'acanthé géantes, entouraient un long bassin rectangulaire dans les eaux duquel flottait l'image de la pleine lune. Des chauve-souris, au vol contradictoire, décrivaient des arabesques folles sur un carré de ciel satiné comme un miroir.

- Voici l'oïkos, c'est là que vous mangerez ce soir, dit Malik en indiquant une ouverture fermée par une lourde tenture. Arrivée à l'extrémité du péristyle elle s'arrêta devant une porte en bois clouté.

- Et là c'est votre chambre.

Elle alluma une lampe à huile à double bec et les devança dans la pièce. Les murs étaient blancs, un épais matelas était disposé sur un large socle carré en pierres. Deux bancs en bois encadraient le lit. Des fourrures rousses de chèvres recouvraient le sol dallé. Elle retourna une klepsudra dont la coupe était soutenue par un Apollon en bronze.

- Quand l'eau de la coupe touchera les lèvres d'Apollon nous serons invitées à rejoindre la salle du banquet ! Dit solennellement Héléne en devançant l'annonce de Malik.

Elles éclatèrent de rire.

- Malik ?

- Oui ?

- Je souhaite sacrifier à Déméter pour la remercier de l'accomplissement d'un vœu !

- Je te conduirais au temple dès demain si tu veux.

- Merci Malik.

- Bonsoir à demain.

L'esclave nubienne se retira à pas feutrés.

- Quel luxe, Murmura Héléne en examinant la pièce.

Philippe et Héraclide bénéficièrent du même rituel sous la conduite d'un esclave numide. Récurés, massés, parfumés, ils eurent eux aussi droit à des vêtements neufs. Tunique blanche, serrée à la taille par une ceinture dorée, sur laquelle ils glissèrent une chlamyde de couleur pourpre, fendue sur le côté et agrafée sur l'épaule à l'aide d'une fibule en bronze doré ornée d'une tête de taureau. Aux pieds ils avaient enfilé des spartiates en lanières de cuir tressé. L'esclave constatant qu'Héraclide était fort à l'étroit dans ses vêtements s'excusa poliment, c'était la taille la plus grande, il n'en n'avait pas d'autre. Héraclide, bonhomme, lui sourit en lui donnant une tape amicale sur l'épaule dont l'Africain devait se souvenir toute sa vie. Après un court repos dans leurs chambres respectives, la Kelpsudra ayant épuisé sa provision d'eau de rose, disciplinés, ils se retrouvèrent tous dans la salle des banquets.

Quatre gigantesques peaux de lions à crinière noire étaient disposées en croix au centre de la pièce. Tout autour, six lits formaient un U, quatre au centre et deux rabattus à

angle droit sur les côtés. Deux lampes à huile à quatre becs, à décors zoomorphes, éclairaient chaque table. Le mur central portait une mosaïque polychrome qui représentait une dionysie particulièrement suggestive.

Philippe et Héraclide arrivèrent les premiers et tout de suite s'extasièrent devant ce chef-d'oeuvre, qui retraçait les fêtes données en l'honneur de Dionysos, en commentant certains détails anatomiques qui déclenchèrent leur hilarité. Hélène fit irruption dans la salle. Ils se dévisagèrent un moment puis éclatèrent de rire.

- Par Zeus ! Voilà Déméter et Éros ! s'écria Héraclide.

- Par Déméter ! C'est Zeus et Apollon ! répliqua Hélène.

Ils discutaient avec chaleur de ce paradis irréel, quand Dymos apparut, accompagné d'une jeune femme au teint mat, portant un splendide chignon orné d'un diadème en or. Elle était vêtue de voiles blancs et pourpres savamment plissés. Dymos portait les mêmes vêtements que Philippe et Héraclide.

- Je vous présente ma femme, Sapho, veuillez prendre place, je vous prie.

Il installa les deux hommes sur les lits d'angle, Hélène occupa, avec Sapho, le centre de la table.

- Etes vous arrivés à éliminer les fatigues du voyage ? Demanda Dymos

- Ton accueil est celui que l'on réserve aux rois, c'est un honneur pour nous.

- C'est un honneur pour moi et ma maison, Héraclide.

- Ton bébé a-t-il récupéré ? Interrogea Sapho en s'adressant à Hélène.

- Il est extraordinaire, s'exclama Hélène, il ne pleure jamais !

- Je dirai même qu'il sourit toujours ! Surenchérit Philippe.

- Il est donc béni des Dieux ! Conclut Dymos

- Ca n'est pas tout à fait l'opinion de l'oracle de Delphes ! Commenta Héraclide d'un air ironique.

Il retraça tous les événements qui les avaient poussés à venir à Palerne. Dymos écouta avec attention.

- Tu peux compter sur moi, Héraclide, j'ai la femme qu'il vous faut. Clio, ma nièce qui, malheureusement, vient de perdre son enfant et son mari est mort à la guerre. Elle est totalement désorientée, Il faut qu'elle change d'air, elle vous servira de nourrice !

- Mais je peux allaiter moi-même mon bébé ! S'exclama Hélène.

- Sois donc raisonnable, gronda Héraclide, lorsque nous serons de retour à Thermes personne ne doit se douter que ton enfant est vivant. Pour tout le monde, Clio sera sa mère.

- Mais il faudra bien un jour qu'il sache que je suis sa vraie mère !

- Ce jour là il faudra aussi qu'il sache que Carcinos est son vrai père !

- Mais...

- En attendant, il faut laisser faire le temps. Je suis persuadé que vous serez, un jour, réunis tous les quatre !

- Ton frère a raison, Hélène, surenchérit Dymos, il faudra garder le secret pendant quelques années, les remords assailliront Carcinos et alors la découverte de son enfant viendra à point pour conclure heureusement ce drame affreux.

- Je le pense aussi, murmura Hélène, mais j'aurai du mal à vivre cette situation !

Une esclave pénétra dans la pièce avec un cratère en verre aux anses en bronze doré. Elle l'installa en face des convives, sur une petite desserte ovale en marbre veiné de rose. Elle remplit des rhytons ornés de têtes de lions et les distribua en commençant par Dymos qui se dirigea vers un petit autel au pied duquel brûlait un âtre en forme de coquille. Il y versa quelques gouttes qui aussitôt se vaporisèrent en crépitant.

- Je dédie cette libation à Zeus, puisse-t-il toujours nous honorer de ses faveurs !

Hélène se dirigea à son tour rapidement vers l'autel.

- A toi Déméter, déesse de la vie et des moissons j'implore ta protection pour mon fils Agathocle !

Surpris, Dymos se retourna vers Héraclide qui eut un geste de la main. Chacun reprit sa place et dégusta le breuvage.

- C'est du vin de Crotone, commenta Dymos, il est réputé pour sa robe vermeil et pour son arôme subtil. Il laisse au fond du palais un goût de pêche.

Le repas fut léger, mais de qualité. Du poulet, de la cervelle d'agneau agrémentée de garum ou d'huile d'olive et du fromage de chèvre recouvert de feuilles de menthe.

Chacun se lava les mains dans une vasque remplie d'eau fraîche sur laquelle flottaient des pétales de rose. Les femmes se retirèrent dans leur chambre.

Dymos entraîna ses amis dans la pièce voisine entièrement revêtue de tapis aux couleurs chatoyantes. De l'encens brûlait dans une petite urne en terre cuite que portait un Libyen thuriféraire en bronze noir. Ils s'allongèrent, avec leur rhyton dans une main, sur des lits muraux, bien calés dans des coussins. L'esclave les suivit avec le cratère et veilla à ce que le vin ne manquât point.

- Dymos, nous sommes éblouis, dit Héraclide l'air épanoui.

- Éblouis ?

- Oui, éblouis ! Ta maison est digne d'un roi, quel luxe ! Comment en es-tu arrivé là, car au début tu étais ferronnier ?

- Oui, j'étais ferronnier, mais je me suis très vite aperçu que ce métier de forçat n'était pas très lucratif !

- Il est vrai !

- Alors j'ai décidé de varier mes activités. Sans abandonner mon premier métier, je me suis lancé dans le négoce.

- J'ai vu, dans ta cour, devant tes entrepôts, des armes et des plaques de verre.

- Je me suis en effet spécialisé dans les armes de guerre.

- La demande doit être très forte !

- Certes, elle ne fait qu'augmenter !

- Mais à qui livres-tu ?

- Au plus offrant et à celui qui paye à la livraison !

- Très astucieux, mais qui ?

- Les Carthaginois sont mes meilleurs clients. Ils sont riches, avec eux je n'ai pas de problèmes. Si je ne commerçais qu'avec les Grecs, je serais déjà ruiné !

Philippe jeta un coup d'œil à Héraclide dont le visage s'était rembruni.

- Mais les armes sont un moyen de pression, poursuivit Dymos, elles ne permettent pas de s'enrichir !

- Le verre alors ?

- Non plus, sa production est trop faible, il est réservé aux riches et au culte dans les temples .
- Alors ?
- L'encens et la pourpre ont fait ma fortune.
- Pourtant, la demande doit être faible ?
- Ne crois pas cela, tout citoyen parvenu veut à tout prix se les procurer.
- Mais, pourquoi ?
- Parce que c'est la mode.
- De plus, les temples font une grande consommation d'encens et c'est une denrée rare et chère.
- La pourpre aussi !
- Un citoyen qui porte un vêtement de cette couleur, affiche sa condition sociale, le pouvoir et la richesse. Il se sent respecté ! Homère, lui-même, nous présente Andromaque tissant au métier, dans le fond de sa haute demeure, un manteau doublé de pourpre, qu'elle parsème de dessins variés !
- Mais où te les procures-tu ?
- Par les Phéniciens, j'ai d'excellents contacts avec eux. Je fournis même les Etrusques qui en font une grande consommation.
- Tu produis toi-même la couleur pourpre et tu teins les étoffes ?
- Bien sûr que non ! C'est une exclusivité phénicienne. Ils gardent jalousement leur secret. Ce serait le Dieu Melkart qui l'aurait découverte en voyant tourner au pourpre le museau de son chien qui se promenait sur la plage et qui avait fait une orgie de coquillages.
- Par quel procédé obtient-on le colorant ? Questionna Philippe, toujours très intéressé par les techniques artisanales.
- Tout ce que je sais c'est que les Phéniciens ramassent, dans la mer, un coquillage pointu en forme de spirale, qui vit à faible profondeur. Ils en extraient quelques gouttes d'un suc colorant qui est produit par une glande localisée sous la coquille. J'ai pu observer, moi-même, près de Tyr, des monceaux de ces coquillages, avec, sur le côté, le trou qui avait servi à extraire directement la précieuse glande.
- Ce suc est utilisé tel quel pour teindre les étoffes ? demanda Philippe
- Non ! Pour qu'il soit utilisable il faut d'abord laisser l'extrait frais pourrir au soleil, cela dégage une odeur nauséabonde ! C'est pour cette raison qu'ils s'installent en dehors des villes. Les teintures de Sidon étaient déjà renommées du temps d'Homère. Le suc est ensuite mélangé à d'autres substances dont nous ignorons la nature, étendu d'eau, puis les étoffes, ou les fils de coton, de lin, de soie, mais surtout de laine sont immergés dans la teinture réchauffée.
- On peut obtenir différentes couleurs ?
- Oui, tout dépend de l'origine des coquillages. Ceux qui proviennent des rivages de la Phénicie, produisent le ponceau le plus estimé et donc le plus cher. Ceux qui sont ramassés chez les Italiotes et en Sicile, produisent une couleur violette. Enfin, ceux de l'océan fournissent le suc le plus noir. Des Grecs ont bien tenté de développer leur propre procédé de teinture, mais je suis forcé de reconnaître qu'ils sont très loin d'obtenir des couleurs et une qualité comparables à celles des Phéniciens.
- Et le verre ? Questionna à nouveau Philippe, de plus en plus passionné par les explications de Dymos.

- La fabrication du verre ne fut longtemps connue que d'eux seuls. Le sable ou le nitrum, qu'ils utilisent, se trouve dans la partie méridionale de leur pays, près du petit fleuve Bélus. Les verreries, installées principalement à Sidon et à Sarephta fonctionnent depuis très longtemps déjà.
- Que font-ils avec ce verre ?
- Des coupes, des gobelets en association avec des métaux précieux et des pierres fines. Ils bouchent les petites ouvertures de certains de leurs temples. Mais ils peuvent aussi en revêtir l'intérieur des plus beaux édifices et le plafond des appartements. L'usage du verre tend de plus en plus à se généraliser dans le monde grec et Italiote, mais beaucoup plus lentement que celui de la pourpre.
- Tu es devenu très savant à ce que je vois, dit Héraclide en vidant d'un trait son rhyton que l'esclave remplit aussitôt.
- Je voyage beaucoup pour trouver des marchés et, en voyageant beaucoup, on apprend beaucoup !
- Devenu riche, ne crains-tu pas de te faire des ennemis, ne crains-tu pas la jalousie des hommes politiques ?
- C'est un risque à courir, j'en suis conscient.
- D'autant que tu es Grec, et tu sers les intérêts des Carthaginois !
- Je vois où tu veux en venir. Mais ai-je le choix ? Comment ne commercer qu'avec les Grecs en vivant dans une ville soumise au pouvoir des Carthaginois ?
- As-tu des relations avec Syracuse ?
- Impossible !
- Denys le Jeune est plus conciliant que son père.
- Denys n'est pas un guerrier, et un tyran qui n'est pas un chef de guerre ne peut pas se maintenir longtemps au pouvoir.
- Dion semble prendre de l'importance, l'affrontement deviendra inévitable.
- Dion évincera Denys, j'en suis sûr !
- Je le crois aussi !
- Quand donc vivrons-nous en paix ?
- Probablement jamais ! L'homme est un prédateur extrême, le passé permet de prévoir l'avenir et il est riche en preuves. Le pouvoir, la richesse et la domination des autres ne peuvent se réaliser que par la guerre. Avec de telles règles, nous sommes condamnés à tuer pour vivre.
- Il est vrai que les Dieux eux-mêmes donnent l'exemple !
- Mais toi-même, Héraclide, que fais-tu à Thermes ?
- Je vis au rythme des saisons...
- Tel les sages, tu médites ?
- Certes, je médite en vivant de la terre.
- Tu es donc toujours paysan ?
- Oui ! Quand Perséphone rejoint Hadès dans son royaume infernal, il est temps de produire l'élixir afin que Dionysos puisse dérider les Dieux de l'Olympe ! Puis, vient le travail de l'olivier : Déméter, privée de sa fille, erre à travers le monde, et la Terre, privée de sa mère génitrice, devient stérile. Afin que les mortels que nous sommes ne se sentent pas tout à fait abandonnés, cette généreuse divinité nous a fait don de l'olivier dont les vertus ne sont plus à vanter. Elle a permis aussi aux grains de blé de sommeiller pendant son absence, c'est pourquoi, à la même époque, nous les couchons

dans les sillons de la glèbe fendue, afin qu'ils se réveillent à temps pour célébrer son retour quand le printemps sera revenu. Puis, nous fêtons le triomphe de la déesse et de sa fille retrouvée en engrangeant les moissons estivales.

- Je t'envie, Héraclide, soupira Dymos, tu es un homme heureux.

- Le vrai bonheur est caché dans la nature, il faut savoir le trouver.

- C'est vrai, tout est une question de choix.

Héraclide se leva en baillant.

- Excuse-moi Dymos, mais je dois repartir dès demain à la première heure.

- Déjà ?

- Oui, je dois préparer les vendanges.

- Disciple fidèle de Dionysos !

- Et de Déméter !

- Certes et de Déméter, je l'avais bien compris, fit Dymos en souriant.

- Si tu le permets, Philippe restera avec Hélène et l'enfant pour régler le problème de la nourrice, ils me rejoindront plus tard.

- Je veillerai sur eux, sois tranquille !

Héraclide et Philippe prirent congé de leur hôte en lui faisant promettre de venir leur rendre visite à Thermes. Ils se dirigèrent ensuite vers leur chambre. Hélène était seule, dans le jardin intérieur, assise sur la margelle du bassin elle faisait danser la lune sur le miroir de l'eau.

- Alors, avez-vous appris beaucoup de choses ? Fit-elle d'un air enjoué.

- Beaucoup, dit Philippe, ce fut passionnant !

- Tu es seule ? Questionna Héraclide, en s'asseyant à côté d'elle.

- Oui, Agathocle dort. Moi, j'avais envie de rêver éveillée !

- Tu as bien raison, murmura Héraclide, observant un nuage qui effaçait la lune. Dis-moi demain...

- Demain je rends visite à Déméter !

- Pas seule ?

- Non Malik m'accompagnera !

- Philippe aussi !

- Philippe aussi, je serai bien gardée, dit-elle en souriant.

- Palerne n'est pas sûre, tout peut arriver !

- J'entends bien !

- Puis, tu t'entendras avec Clio et vous reviendrez à Thermes après-demain !

- J'espère que cette Clio me conviendra, sinon !

- Il n'y a pas de raison, c'est une fille de bonne famille et certainement bien élevée.

- Peut-être, je le souhaite ! Mais ce n'est pas à Thermes qu'elle aura des conditions de vie aussi luxueuses !

- C'est justement le changement de milieu qui lui fera le plus grand bien, et je suis sûr que vous sympathiserez ;

- Que les Dieux t'entendent !

- Philippe ! pour le retour, vous partirez avant l'aube, la traversée de Palerne sera plus facile et je ne serai pas là pour calmer Milon.

- Tu as raison, c'est plus sûr, demain je réparerai les brancards, j'ai hâte de retrouver l'air pur !

Une chouette hulula plaintivement, deux autres lui répondirent. Hélène frissonna.

- Il est temps de rentrer, à bientôt grand frère !

Même assis, il était plus grand qu'elle, elle l'embrassa et se retira dans sa chambre.

Le soleil était déjà haut lorsque Hélène se réveilla. Elle avait dormi profondément. Elle se redressa d'un seul coup, regarda autour d'elle, Agathocle babillait en remuant les jambes.

Hélène prit son fils dans ses bras, aussitôt, il se mit à crier.

- De quoi ? De quoi ? C'est nouveau ça ! Gronda Hélène.

Elle lui présenta le sein, il se mit à téter goulûment.

Malik arriva de sa démarche presque aérienne, elle était vêtue d'un manteau de laine écrue, coiffée d'un long foulard assorti, enroulé autour du cou et dont un pan retombait jusqu'à la taille.

- Quel beau spectacle ! S'écria-t-elle en se penchant sur Hélène.

- Tu as des enfants ? Questionna Hélène.

- Non, je n'ai pas d'enfants.

- Tu en désires ?

- Oui, mais ma condition ne me permet pas d'en avoir !

- Je comprends murmura Hélène, en relevant la tête et en la regardant d'un sourire triste.

- Si tu le souhaites nous pouvons nous rendre au sanctuaire de Déméter, dès que tu auras fini d'allaiter.

- Qui s'occupera de mon fils ?

Elle aperçut alors une grosse matrone bien joufflue qui attendait à l'entrée de la cour en affichant un timide sourire.

- Je te présente Arsinoé !

- Bonjour Arsinoé, sauras-tu t'occuper de mon bébé ? Interrogea Hélène avec une anxiété évidente dans la voix.

- Ne t'inquiète pas, fit-elle, en se saisissant d'Agathocle, j'ai déjà eu cinq enfants et ils sont tous vivants !

- N'aie crainte il est en de bonnes mains, allez viens !

Bras dessus, bras dessous, les deux femmes s'apprêtaient à franchir le portique de l'entrée, lorsque un bruit de pas précipités se fit entendre derrière elles. C'était Philippe.

- Tu oublies les recommandations d'Héraclide, Palerne n'est pas sûre, l'escorte d'une femme ne suffit pas, plaisanta-t-il.

Hélène eut une moue.

- Tu pensais sortir sans moi, avoue !

- J'avoue ! Répondit Hélène en soupirant, me libérer de la tutelle d'un homme ne serait-ce que le temps d'une promenade, j'avoue que l'idée me séduisait assez !

- De toutes les façons, tu n'auras pas le droit d'entrer dans le sanctuaire, remarqua Malik, seules les femmes mariées ont le droit de pénétrer dans l'enceinte. Les femmes célibataires et les hommes n'y ont pas accès !

- Eh bien !, étant donné que tu es célibataire, et que je suis moi un homme, nous resterons tous les deux en dehors de l'enceinte et nous nous tiendrons compagnie n'est-ce pas Malik ?
- Tu en profiteras alors pour m'offrir un gâteau au miel ?
- Toutes les mêmes, s'écria Philippe en riant, allez, on y va.

La ville était un grand marché grouillant de vie. Les échoppes s'alignaient de chaque côté de la rue. Des montagnes de légumes et de fruits multicolores dégageaient des parfums alléchants. Certains marchands réalisaient des compositions artistiques qui défiaient les lois de l'équilibre. Odeurs âcres des olives assaisonnées de condiments, épices importées d'Afrique, gâteaux au miel, beignets rissolés, viandes rôties, vins aromatisés, Hélène n'en croyait pas ses yeux. Elle aurait voulu tout acheter. Philippe cachait difficilement un malaise gastrique qu'il avait résolu d'éliminer au plus tôt. Prétextant le souhait de Malik, ils s'arrêtèrent devant un étal garni de gâteaux au miel.

- Choisissez, dit-il grand seigneur, et, joignant le geste à la parole, il s'appropriâ trois énormes gâteaux suintants à souhait.
- Tous les mêmes ! Surenchérit Malik en regardant Philippe d'un air amusé, je croyais que seules les femmes étaient gourmandes !

- Moi, j'ai dit ça ? Pouffa-t-il la bouche pleine, j'ai faim, c'est tout.

Tout en dégustant, il se dirigea tout droit vers un marchand de vin.

- Trois vins chauds à la cannelle et de l'eau pour nous laver les mains !

Hélène et Malik, très excitées, se chuchotaient des choses à l'oreille et éclataient de rire.

- Vous faites plaisir à voir toutes les deux ! Dit Philippe, approchez, montrez vos mains !

Elles s'exécutèrent aussitôt. Il prit un cruchon que lui tendait le marchand et arrosa les mains des deux femmes qui reculèrent en même temps leurs pieds pour ne pas mouiller leurs robes. L'hilarité redoubla au fur et à mesure qu'ils sirotaient leur vin. C'était bien la première fois qu'elles se permettaient un tel comportement en public. Philippe exultait.

- Alors on regrette toujours d'avoir emmené Philippe ?

- A la réflexion... dit Hélène en interrogeant le ciel.

- Alors ? Tonna Philippe en frappant sur le comptoir en pierre, à la réflexion, on regrette ou on ne regrette pas ?

- On ne regrette pas ! Firent-elles en cœur, en éclatant de rire.

- Eh bien maintenant il faudrait tout de même redevenir sérieux ! Dit-il en fronçant les sourcils, nous sommes sortis pourquoi ?

- Pour Déméter ! Dit Hélène en baissant la tête, mimant une petite fille qui vient de faire une faute.

- Malik ! Nous te suivons !

Empruntant un dédale de ruelles l'esclave nubienne déboucha sur une esplanade où se dressait un petit temple protégé par un mur de pierres. Une fumée s'élevait de la cour qui précédait l'édifice.

- Il est tout petit ! S'exclama Philippe.

- Oui, mais il est très fréquenté, expliqua Malik. Pour célébrer les Thesmophories, c'est à Akragas qu'il faut aller ou à Selinonte pour célébrer Malophoros.

- Malophoros ? Questionna Philippe d'un air incrédule.
 - C'est le surnom que les habitants de Mégare et de Sélinonte donnent à Déméter !
 - Ah je vois !
 - Quelle offrande dois-je déposer sur l'autel ? Quel est l'usage en vigueur dans cette ville ? Demanda Hélène.
 - On m'a dit que les femmes mariées qui souhaitent avoir un enfant déposent dans le cercle un pain en forme de phallus, ou un serpent, ou une petite truie ! Après crémation, elles recueillent les restes et les mélangent à la terre de leur jardin avec un peu d'huile d'olive. Elles s'en enduisent le ventre et les seins pour stimuler les forces génératrices. Le mari fait le reste !
 - Et...c'est efficace ? Interrogea Philippe d'un air septique.
 - Il semble que oui ! Murmura Malik en baissant la tête.
 - Mais... Hélène, tu désires donc un autre enfant?
 - Oui, pour remercier Déméter de m'avoir donné Antandros et Agathocle et... pour conjurer le mauvais sort!
 - Et Carcinos ?
 - Le temps reviendra...
 - Il faudra l'empêcher d'avoir des cauchemars et de consulter les oracles !
 - Compte sur moi ! Fit-elle en affichant un sourire énigmatique,
 - Oui, l'histoire ne s'écrit jamais deux fois de la même façon !
- Hélène se retourna vers Malik :
- Mais où se procure-t-on les offrandes ?
 - Dans l'enceinte tu trouveras tout ce qu'il te faut.
 - Eh bien, Malik et moi, nous allons visiter l'autre partie du marché à tout à l'heure !
- Il prit Malik par le bras et l'entraîna d'un pas décidé.

Amusée, Hélène les regarda un instant s'éloigner, puis rajusta son voile sur la tête et se dirigea à petits pas vers l'entrée.

Une abondante végétation doublait le mur de clôture. Sur un soubassement circulaire trônait une statue de la triple Hécate. On accédait au temenos par un passage couvert entre deux portiques. De nombreuses stèles, portant des ex voto, encadraient le chemin dallé. Sous une petite colonnade une jeune femme, blonde, aux cheveux tressés en couronne avec du myrte, portant une toge d'un blanc immaculé sur laquelle étaient brodés des épis de blé couleur or, croisés sur la poitrine, proposait des dons consacrés. Les informations de Malik étaient justes : des pains en forme de phallus étaient entassés dans un grand calathos. Au fond d'un vivier en marbre blanc grouillaient des couleuvres vertes d'Esculape et, derrière la boutique de petites truies d'un an sommeillaient dans un enclos en bois. Sur les conseils de la prêtresse Hélène acheta neuf pains, ceignit une couronne de myrte et emprunta la voie sacrée qui, du propylée, montait vers le temple. Des pins et des cyprès créaient une atmosphère de recueillement.

La courte allée déboucha sur une esplanade au centre de laquelle se trouvait un autel circulaire. Trois marches concentriques permettaient d'atteindre un puits central d'où s'élevait une épaisse fumée. Sur les trois niveaux, trois jeunes prêtresses, habillées comme celle de l'entrée, mais tenant dans la main droite une petite torche et dans la main gauche un encensoir, canalisèrent la procession des fidèles par groupes de neuf.

Hélène se joignit au dernier groupe. Sur un signe de la première prêtresse elles gravirent la première marche et effectuèrent trois tours, déposant, à chaque tour leur offrande dans un panier en osier. Elles firent de même pour chaque niveau réalisant ainsi neuf tours pour commémorer les neuf jours d'errance de Déméter lorsqu'elle partit à la recherche de sa fille enlevée par Hadès. Parvenues sur la dernière marche, elles se disposèrent en cercle face au puits de l'autel. Deux officiantes prirent les paniers et les déversèrent dans le feu. Au même instant chaque femme y jeta sa couronne de myrte. Elles s'inclinèrent dans un même mouvement, puis descendirent du côté opposé, face au petit temple. Au pied de celui-ci se trouvait un deuxième autel de forme rectangulaire creusé de petites rigoles pour évacuer le sang des sacrifices dont le rituel ne se déroulait que l'après midi.

Elles gravirent les trois marches du temple et se recueillirent devant la statue de Déméter. Le visage énigmatique de la déesse traduisait une sorte d'indifférence face à l'adversité et aux épreuves qu'elle avait affrontées.

D'une main elle tenait un flambeau, de l'autre une gerbe d'épis de blé. La tête légèrement inclinée, ses yeux de pierre fixaient étrangement Hélène. Comme pour se protéger, celle-ci se croisa instinctivement les mains sur la poitrine, ses yeux étaient rivés sur le visage imperturbable de la déesse, l'odeur de l'encens, mêlée à l'âcre odeur des offrandes déclencha soudain chez elle un malaise incontrôlable, elle s'évanouit sans pousser un cri.

Lorsque Hélène reprit ses esprits, elle était allongée dans l'herbe sous un pin. Une prêtresse lui humectait doucement les lèvres avec un linge humide.

- Que m'est-il arrivé ? Murmura-t-elle en essayant de se redresser.
- La Déesse a tenu à s'entretenir avec toi quelques instants lui répondit la jeune femme, te souviens-tu de quelque chose ?
- Non je ne me souviens de rien sinon de son visage !
- Tu as de la chance, ton vœu sera exaucé, tu auras certainement un fils !
- Ah ? Eh bien je dois avoir beaucoup de chance car les Dieux s'intéressent beaucoup à moi ces derniers temps ! Répondit-elle en se relevant.
- Que veux-tu dire ? Questionna la jeune femme intriguée.
- Rien, rien, il est temps que je parte, on m'attend, répondit rapidement Hélène qui se dirigea vers la sortie.
- Attends ! Tu oublies ton flacon !
- Mon flacon ?
- Oui, les cendres de ton offrande, elles contiennent la réponse de Déméter. En connais-tu l'usage ?
- Oui, parfaitement, je te remercie, salut à toi !

Lorsqu'elle eut franchi le portail de l'enceinte Hélène se précipita vers un banc. Elle reprit lentement ses esprits. Que s'était-t-il donc passé ? Pourquoi cet évanouissement ? L'émotion ? Curieuse coïncidence. Soudain elle eut très faim. La réponse de la Déesse est claire, je dois absolument être en bonne santé pour faire un troisième enfant ! Elle sourit tristement et chercha machinalement du regard Philippe et Malik.

Ils étaient debout, non loin du portail du temple, Malik était adossée au mur d'enceinte recouvert de vigne vierge dont les feuilles viraient au rouge sang. Ils ne l'avaient pas

vue sortir. Philippe parlait avec conviction, comme il en avait l'habitude, Malik ne le quittait pas des yeux, manifestement passionnée par le récit qu'il lui faisait.

Hélène se surprit à admirer cette femme dont la condition d'esclave n'avait en rien altéré la dignité, bien au contraire. Le mince collier en métal qu'elle portait au cou, signe humiliant de sa condition, avait sur sa peau d'ambre une allure de bijou délicat.

- Tout en elle respire la noblesse, pensa-t-elle, pourvu que... elle sourit tristement, elle aurait tant voulu l'aider.

Soudain elle eut une bouffée de chaleur, elle venait de remarquer le regard de la Nubienne. Un regard profond et douloureux, désespéré, mais plein d'espoir. Le regard de Philippe ne laissait aucun doute, tout dans leur attitude traduisait l'émotion intense des sentiments qui émanaient d'eux. Hélène eut un mouvement de recul, elle avait l'impression de les surprendre dans un moment d'intimité profonde. Elle se dirigea rapidement vers la rue marchande par laquelle ils étaient venus. Elle regardait les étals sans les voir, marchait sans but précis, elle négocia des cédrats sans conviction et faillit les oublier sur le comptoir.

Son trouble était profond. Elle finit par s'asseoir sur un banc en pierre. Elle n'avait plus de jambes, son cœur battait très fort.

- Quelle imbécile, me mettre dans cet état, mais pourquoi ? Pourquoi ? Soudain elle fit le rapprochement entre sa propre situation et celle de l'esclave, elles avaient quelque chose en commun : un besoin immense d'amour, de tendresse et de sécurité. Moi, j'ai de la famille, mon frère m'aide à surmonter mes épreuves, mon mari je le retrouverai un jour, c'est sûr, se dit-elle en hochant la tête, mais, elle, elle n'a rien, rien... Elle se mit à sangloter, les larmes inondaient son visage, c'était le contrecoup de toutes ses épreuves.

Une grande lassitude l'envahit. Un vieux monsieur à la toge immaculée, galonnée de pourpre l'observait depuis un moment, il s'approcha du banc, s'assit à côté d'elle, et posa sa main tremblante sur son genou.

- Qu'as-tu, mon enfant ? Interrogea-t-il en la fixant de ses yeux bleu délavé.

Hélène se redressa comme un ressort, comme dégoûtée par ce contact et cette intrusion. Quand elle vit le noble vieillard décontenancé, elle se rassit, lui

.....

TOME 2

Démétrios, alléché par le prodigieux butin qu'Agathocle allait faire aux dépens de la riche cité punique, renouvela ses propositions d'alliance. Un courrier de Lanassa, en provenance de Kérkyra, lui apprit qu'elle s'était définitivement séparée de Pyrrhus et qu'elle avait décidé d'épouser ce même Démétrios. C'est à contre cœur qu'il lui donna son consentement mais insista sur le fait qu'il ne concrétiserait leur alliance que lorsqu'il aurait conquis Carthage. Il serait alors temps de vaincre Rome.

Pour fêter la naissance de ses jumeaux Agathocle organisa, trois jours plus tard, un somptueux banquet. Tous les notables de Syracuse s'empressèrent de le féliciter et lui apportèrent des présents.

Antandros, Agathocle le Jeune, Archagatos et Ménon demeurèrent jusqu'au petit matin.

Au moment de se séparer le roi réclama plusieurs fois de l'eau avec du miel.

- Serais-tu devenu sobre ? plaisanta Antandros.
- J'ai des brûlures dans la gorge ! Répondit-il en déglutissant avec peine.
- C'est cette chaleur, j'ai aussi la gorge sèche.
- Je pense moi que tous ces préparatifs t'ont fatigué, tu n'as plus vingt ans ! Remarqua Agathocle le Jeune d'un air enjoué.
- Je n'ai peut-être plus vingt ans, mais je vais vous montrer ce dont je suis encore capable. Vous ne m'enterrerez pas de si tôt !
- Loin de nous une telle pensée ! Lança Archagatos en regardant Ménon avec un sourire entendu.

L'homme de Ségeste eut du mal à soutenir le regard d'Archagatos. Il venait de comprendre les conséquences énormes de son acte. Le petit-fils du roi, rempli de haine et d'orgueil, n'hésiterait pas à l'éliminer lui aussi. En fait, il aurait mieux valu qu'il mette en garde le souverain qui finalement, malgré quelques sautes d'humeur, lui avait toujours témoigné une certaine reconnaissance pour ses talents de poliorcète. Il s'était laissé prendre au piège avec la naïveté d'un adolescent. Manifestement, il était trop tard pour revenir en arrière.

Il s'en voulait d'autant plus qu'il était fier de l'équipement de sa trière, il avait créé une arme redoutable, il aurait voulu la voir fonctionner et contribuer à la victoire finale qui ne faisait plus aucun doute avec un stratège comme Agathocle.

Par contre que représentait Archagatos ?

En franchissant les limites de la propriété, ce dernier se rapprocha de lui ;

- Félicitations, j'ai l'impression que le poison commence son œuvre !
- Je n'ai que faire de tes compliments, les Dieux ne me pardonneront jamais cet assassinat !
- Moi, si !
- Je ne dors plus, je ne mange plus, le remords me ronge les entrailles !
- Tes états d'âme t'honorent, mais seul le résultat compte, bientôt je serai roi.
- Et Agathocle le Jeune ?
- J'en fais mon affaire !
- Et Théoxène et ses fils ?
- Aucun danger de ce côté là.
- Et Lanassa ?
- Elle est loin et son mari a des affaires bien plus urgentes à régler !
- Et l'armée ?
- Je lui ferai savoir que leur héros est mort de sa belle mort. De la part d'un vieillard c'est dans l'ordre des choses.

Le lendemain, Agathocle reçut son fils.

- Maintenant tu peux rejoindre Catane pour prendre le commandement de l'armée d'Archagatos. Le roi se tenait la gorge et parlait avec difficulté.
- Convoque tes médecins, tu as dû attraper froid !
- En plein été ? Avec cette chaleur ?
- Ca m'est déjà arrivé.
- Moi, jamais !
- Raison de plus, ne laisse pas le mal empirer.
- Ce n'est rien, ça passera !
- Tu souhaites donc toujours que j'aille à Catane ?
- Plus que jamais !
- Pourtant Archagatos s'est montré hier très agréable.
- Un chat qui regarde une souris n'a pas l'air méchant, il a toujours l'air de jouer, pourtant c'est un tueur !
- Je ne suis pas une souris !
- Oui mais lui a bien les griffes d'un chat !
- Que dois-je lui dire ?
- De revenir à Syracuse où je lui confierai une charge digne de son rang.
- Mais tu sais bien que la seule charge qu'il ambitionne est celle de commandant en chef de tes armées !
- Ne reviens plus là dessus, j'ai décidé une fois pour toutes que ce serait toi, pars et achève la préparation des armées, nous attaquerons bientôt !

Contrairement au conseil de son père, Agathocle le Jeune ne prit avec lui qu'une faible escorte de dix cavaliers. Il rallia Catane où Archagatos l'accueillit en lui rendant les honneurs dûs à un roi. Ils passèrent en revue les vétérans qui formaient les cadres de la nouvelle armée puis le camp des recrues qui s'entraînaient dur sous un soleil de plomb. Ils assistèrent, confortablement installés sur un navire amiral, à des manœuvres navales de cinquante trières de combat qui gardaient la rade. Le spectacle était magnifique, la cohésion des rameurs remarquable. Pour la première fois le jeune homme eut un immense sentiment de fierté. Son père avait raison, il fallait se donner les moyens de ses idées. La puissance de Carthage devait être brisée et les forces militaires qu'il avait réussi à réunir étaient les seules, avec leur hégémon, capables de réaliser un tel exploit.

Le soir, Archagatos organisa un banquet auquel participa Oxythémis. De nombreux aristocrates, venus d'Akragas et de Messine, étaient également présents.

Tout au long de la soirée, une foule de convives vinrent saluer le fils du roi pour le féliciter d'avoir été désigné pour la succession, non seulement par le basileus, mais aussi par l'assemblée. Il était donc le garant d'une prospérité future d'autant que la victoire sur Carthage ne faisait aucun doute.

Ils furent très surpris de constater la grande culture et la chaleur conviviale du prince qui, toujours souriant et sans aucun signe d'impatience, prêtait attention aux doléances, donnait des conseils ou promettait d'intervenir auprès de son père pour une affaire délicate.

Prétextant que la journée avait été longue et fatigante par une telle chaleur, Archagatos finit par congédier tous les invités et les serveurs. Il offrit au jeune homme de faire quelques pas sur le rivage afin de discuter, à l'abri d'oreilles indiscretes, des affaires de la famille.

Heureux de constater ce revirement de comportement à son égard, Agathocle le Jeune accepta avec joie cette proposition. Il fit signe à ses gardes de le laisser seul et il s'enfonça, sans armes, dans la nuit noire. Peu à peu ses yeux s'habituerent à l'obscurité. Il devina les silhouettes sombres des trières qui se balançaient doucement au gré de la houle. Inlassablement les vagues, dont on n'apercevait que les franges d'écume blanche venaient mourir sur les rochers.

- Quel calme ! murmura-t-il en s'asseyant les pieds dans l'eau. J'ai toujours été attiré par la mer, elle me fascine !
- Je ne partage pas ton point de vue, répliqua Archagatos qui restait debout, moi, je la crains car c'est une hypocrite, on ne sait pas ce qu'elle renferme et ses colères sont imprévisibles. Elle ressemble à mon grand-père.
- Comment peux-tu dire une chose pareille ?
- Mais, parce que c'est une évidence. On ne sait jamais ce qu'il a dans la tête et il prend un malin plaisir à pratiquer le mensonge et le parjure.
- Par exemple ?
- La tuerie de Ségeste dont Ménon fut le témoin impuissant de l'assassinat de toute sa famille. Les alliances rompues aussitôt contractées avec Pyrrhus et Démétrios. La prise de Croton. L'abandon de mon père et de mon oncle à une mort certaine sur les rivages puniques. Voilà déjà quelques exemples édifiants ne trouves-tu pas ?
- Tous les faits que tu viens de citer résultent d'actes de guerre ou d'actes politiques. La plupart de ceux qui ont vécu ces événements les ont aisément justifiés. En ce qui concerne ton père tu devrais savoir...
- Cela suffit, tais-toi ! J'interdis désormais que l'on continue à ternir sa mémoire. Lorsqu'on l'insulte en le diffamant, c'est moi que l'on insulte. En le condamnant, ton père m'a condamné à rester dans l'ombre et peut-être a-t-il l'intention de me supprimer pour que je ne sois pas un obstacle à sa succession.
- Mais c'est absurde...
- Tais-toi ! J'ai fait mes preuves dans les combats, j'ai acquis le respect de mes hommes. Toi, tu n'es qu'un lâche incapable de te battre, incapable de tuer, comment vas-tu régner sur un tel empire toi qui es déjà la risée de l'armée ? La Sicile n'a pas besoin d'un roi philosophe, tous nos ennemis se précipiteront sur nous pour nous réduire en esclavage et c'est cela que veut Agathocle le Grand ? Mais, c'est la négation même de tout ce qu'il a entrepris tout au long de sa vie ! Lorsqu'un roi devient sénile il doit laisser la place au meilleur sinon...
- Sinon ? Fit le jeune homme en se levant d'un bond.
- Sinon il doit mourir !
- Serais-tu capable d'assassiner un tel homme qui de surcroît est ton grand-père ?
- Je crois bien qu'il ne m'a pas laissé d'autre alternative !
- Tu n'as tout de même pas ?
- Si ! Hurla-t-il en l'attrapant par les cheveux, je l'ai fait empoisonner par Ménon, actuellement il doit agoniser et tu vas le précéder ! Il enfonça lentement son

poignard dans le ventre du jeune homme en remontant la lame vers l'estomac il poursuivit hors de lui, vois audelà de cette mer, imagine les côtes de l'Afrique, imagine les remparts de Carthage, imagine Carthage en feu, imagine tout l'or des Puniques, il remonta d'un coup sec la lame qui trancha l'estomac, vois Archagatos célébrant son triomphe dans les rues de Syracuse ! Tu as vu dis ? Tu as vu ce triomphe ? Eh bien maintenant le spectacle est terminé tu peux aller dormir !

A Syracuse, l'état du roi empirait. Ses gencives saignaient un sang noir. Sa gorge le faisait horriblement souffrir, il n'arrivait plus à s'alimenter. Parler lui demandait des efforts surhumains. Il finit, sur les conseils d'Antandros, par faire venir les médecins. Ceux-ci lui examinèrent la gorge, les gencives, lui tirèrent la langue. L'un d'eux finit par se prononcer.

- Je reviens d'Athènes où j'ai vu ces dernières années plusieurs cas semblables au tien.

Agathocle eut un regard interrogateur.

- Alors, Seigneur, tu as été empoisonné, tes gencives noircissent et même ta langue commence à devenir bleue !

- Empoisonné mais par qui ? S'écria Antandros.

- Ce type de poison peut-être absorbé par la nourriture, la boisson ou par blessure.

- Un goutteur goutte tout, c'est impossible !

Malgré sa douleur le roi fit un signe de la main et proféra de façon à peine intelligible :

- Moi, je sais !

- Qui ?

Il fit un autre signe pour faire taire son frère puis se retourna vers les médecins.

- Hélas, maître, il n'existe aucune antidote, ce poison est mortel, rien ne peut l'arrêter !

Agathocle congédia les médecins d'un signe de la main. Théoxène se mit à sangloter.

- Je t'en prie, dis-moi qui ! Supplia Antandros.

Au même moment Stilpon pénétra dans la pièce l'air bouleversé.

- Que se passe-t-il, parle vite ! Ordonna-t-il avec impatience.

- Maître, c'est horrible, mes soldats ont repêché hier matin non loin du rivage de Catane le corps de ton fils !

Malgré sa souffrance Agathocle se leva avec vivacité.

- Qui ? Fit-il d'une voix rauque.

- Je sais qu'Archagatos avait donné la veille au soir un banquet en son honneur.

- Et sa garde ?

- Aucune trace !

- J'aurais dû le tuer ! Hurla le roi qui se mit aussitôt à vomir du sang.

Il s'allongea et fit signe à Antandros et à Théoxène de s'approcher. Il dut attendre un long moment, puis rassemblant toute son énergie il murmura :

- Tout de suite, chargez tous mes trésors sur une trière, prenez une escorte de cent vaisseaux sous les ordres de Stilpon, sauvez mes héritiers, allez à Alexandrie, vite !

- Mais toi ?

- Vite sinon vous êtes morts ! Il ferma les yeux, son visage bascula sur le côté.

Antandros et Théoxène sortirent en reculant le visage inondé de larmes.

Archagatos, prétextant obéir à un ordre du roi, s'approchait de Syracuse à la tête de son armée de Catane, lorsqu'il vit une flotte imposante qui se déployait au large du cap.

- Le roi aurait-il déjà déclenché les hostilités contre Carthage ? Le poison n'a eu aucun effet sur lui ? Fit-il avec humeur en s'adressant à Oxythémis.
- La flotte se dirige vers l'Est, ce n'est pas la direction de Carthage.
- Mais alors il s'enfuit ?
- Cela m'étonnerait, il dispose d'une armée suffisamment puissante et dévouée pour nous anéantir. Quant au poison, mes informateurs m'ont affirmé qu'il a fait son œuvre.
- A-t-il su pour son fils ?
- C'est impossible, j'ai ordonné de l'immerger au large. S'il avait su nous serions déjà encerclés et passés au fil de l'épée.
- Alors, cette flotte ?
- Peut-être une diversion pour attirer les Puniques loin du Cap Bon.
- Ou est Ménon ?
- A Syracuse !
- Il est donc au courant de ce qui se passe.
- J'ai surtout l'impression qu'il est rongé par le remords car au fond, il a toujours admiré Agathocle !
- Nous aurait-il trahi ?
- Non, dans ce cas aussi la réponse aurait été fulgurante !

Le calme régnait dans la cité grouillante de vie. Chacun vaquait à ses occupations. Des éleveurs convergeaient de toute la Sicile pour vendre leurs chevaux à l'armée. Des charrois de bois se dirigeaient vers le port pour la construction des pièces détachées des catapultes et, comme il fallait nourrir une population qui avait presque doublée en dix ans, une foule ininterrompue de paysans menant de petits charretons surchargés de légumes de fruits et de volailles encombraient les ruelles.

La troupe se dirigea vers la maison d'Antandros.

Archagatos pénétra dans le parc. Une faible garde d'une dizaine de Gaulois et de Numides était en faction devant la porte. Ils les laissèrent passer en les saluant.

- J'ai un pressentiment ! Gémit le Macédonien que l'angoisse étreignait.
- Où donc sont-ils tous ? S'étonna Archagatos en traversant la pièce de réception qui était vide. Une esclave s'engagea sur le peristyle.
- Eh toi ! Où est le roi ?
- Dans sa chambre, maître, il se repose.

Ils pénétrèrent dans la pièce dont les fenêtres avaient été voilées. Ils aperçurent une forme allongée sur le lit.

- Ouvre, on n'y voit rien ! Ordonna Archagatos.

Le roi apparut alors, vêtu d'un pagne, immobile, les yeux fermés, la bouche ouverte un filet de sang coulant par la commissure des lèvres. Il se pencha pour observer le visage de son grand-père, les dents étaient déchaussées, la langue était noire et aplatie. Il se recula brusquement en se voilant le nez et la bouche.

- Quelle puanteur !

- Il est mort ?
- Oui il est mort !
- Mais il est seul ?
- Où sont Théoxène et Antandros ? Fit Archagatos à l'adresse de l'esclave.
- Partis, maître !
- Et les enfants ?
- Partis, maître !
- Et Stilpon ?
- Parti, maître !
- Et Ménon ?
- On ne l'a plus vu depuis longtemps maître, on dit qu'il est peut-être à Akragas.
- Savais-tu que le roi était malade ?
- Oui, maître, on dit qu'il a été empoisonné, il ne mange plus et ne boit plus depuis plusieurs jours !
- Sais-tu qu'il est mort ?
- Non, maître, nous avons ordre de le laisser tranquille.
- Jusqu'à ?
- Jusqu'à ce que tu viennes, maître !

Attéré, Archagathos se laissa tomber sur un banc.

- Par tous les Dieux, il était donc au courant et il n'a rien fait contre moi !
- Son attitude ne peut s'expliquer que d'une seule façon.
- Comment ?
- Il a appris la mort de son fils par Stilpon qui était dans la rade de Catane, le poison l'avait déjà terrassé, il a donc ordonné à Théoxène et ses enfants, Antandros et Stilpon de se mettre à l'abri chez Ptolémée.
- La flotte se dirigeait donc vers Alexandrie !
- Oui, vers l'Est.
- Mais alors, son trésor ? S'ils ont emporté le trésor nous ne pourrions plus payer l'armée ?
- C'était la seule façon de te nuire, ils ont dû emporter tout le trésor !

Oxythémis avait raison, l'immense trésor accumulé par Agathocle avait disparu.

Archagatos fit préparer le cadavre, le revêtit des ornements royaux et le disposa dans le parc sur un catafalque. Les officiers de l'armée lui rendirent un dernier hommage, tandis que, à l'instigation d'Oxythémis, compte tenu de la puanteur que dégageait le corps on dressa un bûcher.

Le soleil était au Zénith lorsqu'Archagatos jeta une torche sur les branches sèches de pin.

Aussitôt, les flammes crépitèrent mais Agathocle n'était pas mort. Il reprit conscience en sentant l'odeur de la résine cramée.

Il tenta vainement de faire un geste mais seul son cerveau fonctionnait encore. Il réalisa avec horreur la situation dans laquelle il se trouvait mais il fut rapidement envahi par un sentiment de soulagement.

Alors que la fumée commençait à l'environner, il vit soudain défiler à une vitesse vertigineuse les images de sa vie. Son enfance heureuse à Thermes, les coups de fouets

humiliants du Carthaginois sur le port, Philippe, le géant Héraclide, les retrouvailles de son père et de sa mère, Sadj, la bataille du Crimisos, son combat de la garnison d'Akragas, sa nomination d'hégémon, l'expédition de Carthage, la crucifixion de Parménos et de Philippe sur les remparts d'Utique, la mort d'Héraclide, la trahison de son fils Archagatos, la mort de son père, de sa mère, les aménagements d'Euryale et de Morgantina, le mariage de Lanassa, la levée de la nouvelle armée d'invasion de Carthage.

La chaleur le fit suffoquer, la fumée bloqua sa respiration, soudain il vit sa mère en compagnie de son père, enlacés tendrement, qui s'approchaient de lui en lui tendant les bras. Ils murmurèrent :

- Agathocle, viens vite, nous t'attendions depuis si longtemps !

* *
*
*
*

Beaumes de Venise, 16 août 1995-16 août 2003

